Culture Coréenne

한국문화

N°75 Automne/Hiver 2007

Dossier spécial

"Grammaire culturelle coréenne"

Sommaire

2 Editorial

Dossier spécial

3 Han Style : l' art du quotidien chez les Coréens

HANJI, le papier coréen

HANGEUL, l'alphabet coréen

HANGUK EUMAK, la musique coréenne

La Corée et les Coréens

10 Les diasporas tragiques de la Corée

14 Relations humaines et autoritarisme dans la société coréenne

Voyages, tourisme

17 Les parcs nationaux endossent leur manteau blanc

L' actualité culturelle

18 « Les Coréens » de Michel Vinaver, par la compagnie Wuturi
Festival "Ciné-Scènes 2008 : Corée", à Evreux et Louviers

21 Entretien avec Michel Vinaver

23 Festival de la cuisine royale coréenne

24 Pansori : Ahn Sook-sun en France

26 L' Agora du Cinéma Coréen à Rouen

Interviews

28 Si la Corée m'était contée…
Rencontre avec Hélène Charbonnier, directrice des éditions Chan-ok

30 Petit entretien avec Hwang Sok-Yong

Nouveautés

32 Livres, CD et DVD à découvrir

Scène de la pièce « Les Coréens », de Michel Vinaver, qui sera interprétée en France par la compagnie Wuturi. Cette compagnie coréenne est invitée, fin mars 2008, par la Scène nationale d'Evreux-Louviers
Voir notre article p.18.

Directeur de la publication : Choe Junho

Comité éditorial : Suh Youngchul, Georges Arsenijevic, Jeong Eun-jin, Park Jeong-yoon

Ont participé à ce numéro : Jeong Eun-jin, André Fabre, Cheong Soo-bok, Hervé Péjaudier, Jean-Luc Toula-Breysse, Sébastien Gazeau, Kyu-young Beaumont, Jacques Batilliot et Alexandre Vincent

Conception et graphisme : Lee Joung-gen

Centre Culturel Coréen
2, avenue d'Iéna-75116 Paris
Tél. 01 47 20 83 86 / 01 47 20 84 15
www.coree-culture.org

Chers amis lecteurs,

En tant que nouveau directeur du Centre Culturel Coréen et directeur de la publication, je tiens tout d'abord à vous adresser mes salutations les plus amicales et tous mes meilleurs vœux pour cette nouvelle année 2008 qui vient de commencer, en espérant que celle-ci sera, pour vous-mêmes et tous vos proches, pleine de réussite et de joie.

Je souhaite que notre revue « Culture Coréenne » continue, en cette année du rat -évoquant traditionnellement profusion et richesse- et dans les années qui viennent, à présenter des textes contribuant à faire connaître encore davantage notre pays, son riche héritage, ainsi que la singularité de notre culture en Extrême-Orient.

L'actualité culturelle continuera bien sûr à occuper une large place dans nos colonnes et nous essayerons d'apporter à cette rubrique encore plus de diversité. Dans ce numéro, vous trouverez ainsi, à la fois, des articles évoquant quelques beaux événements culturels qui se sont déroulés cet automne -tournée en France de la chanteuse de pansori Ahn Sook-sun, Festival de la cuisine coréenne à l'UNESCO, l'Agora du Cinéma Coréen à Rouen- et des articles liés à une importante manifestation (alliant théâtre et cinéma) qui aura lieu en mars à la Scène Nationale d'Evreux-Louviers.

Quant à nos interviews, nous nous efforcerons de vous présenter, en plus des grandes figures du monde de la culture et des arts -tel l'écrivain Hwang Sok-yong- des personnalités certes moins célèbres mais au parcours méritant, qui œuvrent parfois dans l'ombre, à mieux faire connaître la création artistique coréenne : éditeurs, commissaires d'expositions, ethnomusicologues, etc. Ainsi, vous pourrez par exemple faire connaissance, dans ce numéro, avec une jeune femme d'origine coréenne, qui a fondé, fin 2006, la très dynamique maison d'édition de livres de jeunesse Chan-ok, qui diffuse activement en France les œuvres des meilleurs auteurs et illustrateurs coréens.

D'autre part, je m'emploierai pour ma part, tout particulièrement, à soutenir -ou initier- de nouveaux projets d'articles permettant d'améliorer, notamment à travers l'étude de nos croyances, attitudes et comportements, la compréhension mutuelle entre Français et Coréens.

Je souhaite ainsi, notamment dans notre rubrique « La Corée et les Coréens », favoriser les échanges et ouvrir nos colonnes à tous ceux dont la réflexion -formulée de façon constructive-, est de nature à contribuer au développement du dialogue interculturel. En effet, créer dans notre revue un espace de dialogue me paraît à la fois important et intellectuellement stimulant, y compris si nous ne partageons pas toujours intégralement les points de vue exprimés.

En résumé, tout en essayant d'apporter quelques petites touches innovantes, je ferai, dans les années qui viennent, tout mon possible pour préserver le caractère attrayant et informatif de notre revue, qui fait actuellement son charme. Et resterai bien entendu à l'écoute et ouvert à toute proposition susceptible d'en améliorer la qualité.

Excellente année 2008 à tous une fois encore et très bonne lecture ! ■

CHOE Junho

Directeur de la publication

Han Style

L'art du quotidien chez les Coréens (Suite et fin)

Ce texte est la synthèse, réalisée par Jeong Eun-Jin (traductrice, lectrice de coréen à l'Université Paris 7), d'une série d'articles parus dans la revue *Ullim*, éditée par le Ministère coréen de la Culture et du Tourisme.

Hanji

Hangeul

Hanguk Eumak

Hanji *le papier coréen*

L'histoire du papier coréen remonte à la fin de l'époque de Goryeo (918-1392). Dans les temples bouddhiques, les moines l'utilisaient pour fabriquer des effigies de Bouddha : on modèle la terre que l'on recouvre ensuite avec du papier ou du tissu laqué avant d'enlever le support. A la cour royale et même chez les gens ordinaires, le papier occupait une place importante dans le quotidien des Coréens. L'écorce du mûrier à papier (*dak*), constituée de fibres très résistantes, permet de fabriquer un papier de haute qualité qui conserve une nuance délicate même à la suite de teintures répétées. C'est grâce à cette particularité que le papier coréen est devenu une matière précieuse pour la création artistique.

Après le calandrage, ce papier se caractérise par une texture homogène et une teinte soyeuse. Il est à la fois doux et solide ; malgré sa minceur, sa trame est dense, ce qui le rend résistant. Fabriqué selon une méthode traditionnelle, il peut rester intact mille ans comme le prouvent des textes bouddhiques très bien conservés. Ecrire sur du papier coréen constituait dans le passé le rêve de bon nombre de lettrés chinois. La cour impériale chinoise était très friande de ce matériau. Il était devenu un élément indispensable de la diplomatie du royaume Joseon (1392-1910).

L'utilisation moderne que l'on peut faire de ce papier traditionnel est extrêmement variée. Pour n'en donner qu'un exemple, les fleurs naturelles, omniprésentes dans toutes les cérémonies officielles, peuvent être remplacées par des fleurs en papier. Au ministère de la Culture coréen, les cartons destinés aux prix ou aux nominations sont désormais fabriqués avec cette matière. Il est par ailleurs tout à fait possible de l'amalgamer à du papier ordinaire pour créer de multiples textures originales. ■

Jeon Heung-ja
Présidente de l'Association de l'artisanat du papier Goryeo

Jang Yong-hun, artisan

La fabrique de papier coréen Jangjibang a été créée il y a un siècle par la famille Jang, dont Jang Yong-hun représente la quatrième génération. Elle est devenue une marque de luxe qui s'exporte au Japon et aux Etats-Unis.

« La qualité du *hanji* est bien établie. On l'utilise même comme papier peint. Si l'objectif premier n'est pas de créer un papier spécifiquement bon pour la santé, le *hanji* est de par sa nature même un produit bio car l'eau et le mûrier à papier en constituent les seuls ingrédients. » Collé sur les murs, il permet de réguler l'humidité ambiante et absorbe aussi les mauvaises odeurs. Il est vendu pour cet usage cinq mille *wons*, soit environ 3,7 euros la feuille (63 x 93 cm), prix qui peut paraître élevé, mais justifié par la technique de fabrication. Maître Jang ne cueille que des écorces de mûriers à papier de moins d'un an et ce entre novembre et février. Il les fait cuire à la vapeur et répartit le résultat en deux couches. Ensuite, il fait bouillir la couche intérieure pendant trois ou quatre heures dans une lessive de cendres. Après avoir été rincée, elle macère au soleil dans de l'eau durant trois jours afin que les fibres se décolorent de manière naturelle. Après cela, il faut la broyer dans un mortier et récupérer ce qui va permettre de fabriquer une feuille à l'aide d'un tamis. Une dernière étape, le « foulage », consiste à battre la préparation avec des bâtons. Le procédé de fabrication du *hanji* est si complexe et long que Jangjibang ne produit que de 300 à 400 feuilles par jour. « Si on raccourcissait le processus, on pourrait en fabriquer plus, mais le résultat ne serait pas aussi bon », affirme Maître Jang qui applique une méthode vieille de 60 ans. La nouveauté dans la maison, c'est l'espace réservé aux enfants qui peuvent s'initier à la fabrication du papier. Le programme enchante les jeunes clients. On leur apprend également à confectionner un cahier à partir de papier recyclé.

Shin Ji-eun, artiste

Inauguré en 1987 à Nelson, en Nouvelle-Zélande, le World of Wearable Art Awards Show est une sorte de défilé de mode où sont présentés des habits fabriqués à partir de matières inhabituelles. Certes moins célèbre que ses homologues de Milan ou de Paris, le WOW attire tout de même quelque trente mille spectateurs. Des couturiers, mais aussi des artistes y participent. La Coréenne Shin Ji-eun y a remporté en 2006 le Wellington International Award grâce à un habit fabriqué avec du *hanji* torsadé.

« Le thème était le Pacifique du sud. J'ai teinté le *hanji* en bleu azur, je l'ai tordu et j'ai confectionné une robe et une paire de chaussures. »

Shin Ji-eun passe ses journées à manipuler le *hanji*. On pourrait se demander si ce travail n'est pas un peu monotone. « C'est le bonheur », répond-elle. C'est une passion à la fois simple et vive qui comble en pleine ère numérique cette femme venue des temps analogiques.

Cela fait dix ans que la jeune artiste a abandonné le métal pour cette matière. « Quand j'ai vu ce qu'on pouvait faire avec du papier traditionnel, j'en suis tombée immédiatement amoureuse. Dix ans plus tard, je pense que j'ai trouvé là ma voie. »

L'artisanat du papier évoque surtout la création d'accessoires, mais Shin s'est attaquée à la mode en présentant un corset en novembre 2005 lors d'une exposition internationale. Sa participation au WOW ne relève donc pas du pur hasard, mais constitue l'aboutissement logique de sa recherche.

« J'ai connu des moments critiques à force d'essayer d'innover. Je me suis demandée si je n'étais pas dans l'erreur ; j'avais besoin d'une forme de reconnaissance. Le WOW est tombé à pic. J'aimerais aussi accéder aux défilés de mode à Londres ou à Paris. »

Son secret réside dans l'alliance entre le papier traditionnel et une sensibilité moderne. « Il y a des valeurs qui ne s'altèrent pas avec le temps. La base de mon travail se trouve dans le *hanji*. Seul le mode d'expression évolue. »

Yang Gil-seop, fabricant de baffles

Des baffles en papier ? Est-ce possible ?

Yang Gil-seop est le patron de l'unique fabrique d'enceintes acoustiques en *hanji*. Sa société s'appelle « Sons de la nature ». Ce passionné de musique a constaté, il y a deux ans, la dégradation de la membrane à film polyester de sa chaîne stéréophonique anglaise. La fréquence qu'une oreille humaine peut percevoir se situe entre 20 et 20 000 hertz ; pour créer ces ondes sonores, les molécules d'air doivent trembler entre 40 et 40 000 fois par secondes. Pour un appareil hi-fi, c'est la membrane qui transmet ces vibrations et de sa qualité dépend celle du son produit. Le film polyester a cet inconvénient qu'il est peu résistant. C'est pourquoi Yang Gil-seop s'est intéressé aux caractéristiques diélectriques et à la longévité du *hanji*. « Une membrane en *hanji* est capable de véhiculer les quatre registres de son. Le rêve pour les passionnés de musique ! Le papier ordinaire est capable de produire jusqu'à 90 dB ; dans le cas du papier coréen traditionnel, ça peut monter jusqu'à 95 dB, ce qui signifie un son plus limpide. »

L'esthétique n'est pas négligée car Yang Gil-seop a eu l'idée d'orner cette membrane d'une peinture traditionnelle. Une œuvre d'art en somme.

Textes : Noh Sujung

Hangeul

ㄱㄴㄷㄹㅁㅂㅅㅇㅈㅊㅋㅌ

L'alphabet coréen

75

Tout comme le langage, l'écriture est un moyen de communication. Mais contrairement à la voix humaine, elle permet de transmettre des récits au-delà des limites temporelles et spatiales.

L'écriture coréenne est le fruit des préoccupations d'un roi* qui voulait permettre au petit peuple de s'exprimer, ce qui traduit un remarquable souci de la communication entre les différentes classes sociales. Souci doublement présent dans le *hangeul* car il s'agissait aussi de transcrire les caractères chinois qui étaient d'usage à l'époque, mais réservés à une minorité de lettrés. Ce souverain s'est intéressé par ailleurs à la transcription des dialectes.

Le *hangeul* a constitué par la suite un élément unificateur du peuple coréen soumis à la colonisation japonaise (1910-1945), mais aussi un symbole de résistance car les Japonais voulaient lui imposer leur langue. Le *hangeul* a survécu à cette épreuve et il relie aujourd'hui les Coréens du Sud et du Nord, ainsi que les diasporas dans le monde entier.

La recherche de l'harmonie fut une considération primordiale dans l'élaboration de cette écriture. Des consonnes rencontrent des voyelles pour former des syllabes. La consonne sans valeur ㅇ est née de ce souci et résulte de la volonté de prendre en compte le yin et le yang ainsi que les cinq éléments.

Les voyelles coréennes qui s'inspirent du triangle « ciel-terre-homme » font preuve de ce que l'on appelle « harmonie vocalique ». Ainsi la voyelle ㅏ qui place le ciel à l'est de l'homme ou la voyelle ㅗ qui place le ciel au-dessus de la terre deviennent des voyelles claires, leur opposé formant des voyelles sombres. L'harmonie entre le yin et le yang apparaît ainsi dans le graphisme des lettres. ■

CHO Hyeon-yong
Professeur de l'Université Kyunghee

* Il s'agit du roi Sejong qui régna de 1418 à 1450 (NDLR)

Lee Geon-man, designer

La société AnF est spécialisée dans le design des accessoires de mode tels que sacs à main, portefeuilles et cravates, et le *hangeul* est omniprésent dans ses produits. La géométrie artistique des consonnes et des voyelles, que crée son directeur Lee Geon-man, témoigne de l'esthétique de l'écriture coréenne. Mais ce qui l'intéresse avant tout, c'est la philosophie qu'elle véhicule, car il est persuadé qu'il faut aller au-delà de la simple apparence pour créer une véritable marque.

Cet ancien professeur, abandonnant l'enseignement qu'il trouvait très éloigné de la réalité, a monté une entreprise avec ses élèves. Il a d'abord présenté ses produits culturels à l'occasion d'une exposition organisée par le Musée central national pour célébrer la journée du *hangeul*, mais par la suite, il a voulu aller au-delà d'un travail événementiel et créer une marque commerciale et c'est ainsi qu'il a choisi le domaine des accessoires. « En même temps, il faut savoir être libre à l'égard du *hangeul* », précise-t-il, « pour pouvoir en tirer des motifs originaux et reproduire l'esprit de cette écriture avec une sensibilité moderne ».

Kim Jong-geon, designer

Kim Jong-geon est designer et on peut admirer ses créations basées sur le *hangeul* sur des affiches de films, des emballages commerciaux, des panneaux publicitaires d'entreprises et même dans des clips vidéo.

C'est depuis l'âge de dix ans qu'il pratique la calligraphie et il a su en faire un métier après avoir étudié le design publicitaire à l'université. Sa société, créée en 1999, s'appelle Pilmuk, ce que l'on peut traduire par le pinceau et l'encre.

Il ne se contente pas seulement de chercher l'effet esthétique dans son écriture, mais essaie à travers tout un travail visuel de faire en sorte que l'expression du *hangeul* qu'il produit soit originale. Avec « l'encre, le pinceau est un bon outil à cet effet. Mais il m'arrive de le remplacer par une racine d'arbre ou une brosse pour le maquillage. » C'est ainsi qu'il obtient des formes variées pour des mots comme « fleur » ou « danse ». Porté par l'ambition de faire connaître la beauté du *hangeul* dans le monde entier, il travaille actuellement sur la numérisation des formes calligraphiées. Nombreux sont les produits utilitaires ou décoratifs sur lesquels sa main a laissé sa trace.

Lee Suk-jae, chorégraphe

Pour la directrice de la troupe Milmul, « le *hangeul* est une excellente source d'inspiration pour la danse. L'harmonie créée entre ses consonnes et ses voyelles évoque la perfection d'une danse à deux personnes. »

Tous les ans, au mois d'octobre, elle monte un spectacle de danse inspiré par l'écriture coréenne. Son intérêt d'artiste pour celle-ci remonte au début des années 1980, à l'époque où elle faisait ses études à New York. Elle devait rendre un devoir présentant un aspect particulier de la culture de son pays d'origine, et ce fut l'occasion pour elle de porter sur l'écriture coréenne un nouveau regard englobant l'âme et la philosophie du peuple coréen, sa culture et ses mœurs. Après son retour au pays, elle a expérimenté différentes formes chorégraphiques à partir du *hangeul* et en a présenté une à l'occasion du festival de danse de Séoul en 1991. Son travail consistant à incarner le principe et la pensée qui sous-tendent le *hangeul* à travers le mouvement corporel a été récompensé deux ans après au même festival.

Le « *Hangeul,* 25e heure », tel est le titre du spectacle qu'elle donne cette année et qui montre la beauté intemporelle de l'écriture coréenne, mais aussi les risques de dégradation auxquels elle est confrontée.

Par Han Hye-kyung

Hanguk Eumak
la musique coréenne

Photo : LEE Joung-gen

La musique coréenne traditionnelle est très originale – aussi originale que le goût du *kimchi*, pourrait-on dire. Ceux qui savent trouver la Corée sur une carte doivent penser qu'elle se situe probablement quelque part entre musiques chinoise et japonaise. Or ce n'est pas le cas, ce qui surprend les étrangers qui l'écoutent pour la première fois.

La qualité artistique de la musique coréenne est aujourd'hui universellement reconnue et nombreuses sont les études scientifiques qui lui sont consacrées.

Les sons produits par les instruments traditionnels peuvent surprendre des oreilles non averties, mais si le *samulnori*, quartet de percussion coréen, a réussi à séduire le monde entier, c'est grâce à l'harmonie engendrée par les rythmes enlevés des instruments à percussion métalliques tels que le *kkwaenggwari* ou le *jing*, combinés aux sons plus étouffés émis par les percussions en cuir comme le *janggu* ou le *buk*. Les autres instruments traditionnels peuvent y être avantageusement associés, comme le veut d'ailleurs la tradition coréenne.

Les musiciens ne se contentent pas d'utiliser des instruments traditionnels, mais s'efforcent sans cesse d'en inventer des variantes plus adaptées à l'oreille des contemporains, produisant des sons plus délicats, sans pour autant s'éloigner de la nature du *Gukak*, la musique traditionnelle.

Les autorités coréennes envisagent d'en renforcer l'enseignement tant en Corée qu'à l'étranger. Il est vrai que, pour le moment, rares sont les occasions d'écouter cette musique hors de Corée . Le Théâtre national et le Centre national de la musique traditionnelle coréens élaborent depuis quelque temps un programme informatique afin d'en faciliter l'accès. ■

So In-hwa,
Centre national de la musique traditionnelle

Photo : PARK Jung-hoon

Photo : PARK Jung-hoon

Lee Ji-yeong, joueuse de gayageum

Lee Ji-yeong joue d'un instrument à cordes traditionnel appelé *gayageum* (cithare coréenne à 12 cordes). Titulaire d'un doctorat, elle enseigne dans une université coréenne et dirige par ailleurs l'« Ensemble de musique moderne coréenne », qui marie la tradition coréenne et la musique occidentale.

« La musique traditionnelle fait partie de ma vie depuis mon enfance à travers le *gayageum* et le *pansori* (opéra). J'ai également pratiqué la danse traditionnelle. Mais le *gayageum* est devenu ma spécialité au lycée. Je me sentais exclue parce que mes camarades jouaient des instruments occidentaux. J'ambitionnais déjà de réunir un jour ces différents genres. »

Ce rêve de jeunesse se concrétise et obtient une première reconnaissance en 1998 en Allemagne lors d'un « concert de musique coréenne contemporaine ». L'harmonie créée par son ensemble réunissant instruments coréens et occidentaux a enchanté le public. « Les musiciens étaient déconcertés, on a eu cinq rappels ! C'était pour nous une surprise de voir des étrangers à ce point passionnés par nos mélodies anciennes. C'était au début de notre ensemble qui a aujourd'hui pour ambition de créer une musique nouvelle. Je me suis dit : j'ai trouvé le travail auquel je vais consacrer ma vie. »

Le petit orchestre de Lee Ji-yeong comprend *gayageum*, *daegeum*, *piri* (deux sortes de flûte), *saenghwang* (une espèce de trompe) et percussions pour le côté instruments traditionnels ; violoncelle, clarinette, percussions et guitare pour les instruments occidentaux. Il donne régulièrement des concerts à l'étranger et sort des albums où l'on trouve des morceaux auxquels ont participé des compositeurs étrangers.

« C'est en donnant des concerts hors de Corée que nous prenons pleinement conscience du fait que nous possédons une culture ancienne qu'il faut sauvegarder. L'argent ne fait pas un gentleman ; une culture à la forte personnalité met en valeur un pays même s'il s'agit d'une petite nation. Nous sommes très fiers de faire découvrir notre culture ancienne aux étrangers. »

Par ailleurs, d'après elle, il est nécessaire de créer un environnement favorable à la musique traditionnelle en multipliant les contacts avec le public. « La culture est plus une affaire de cœur que de cerveau. »

L' orchestre Soria

Une jeune formation renouvelant la tradition musicale coréenne

Il s'agit d'une formation dont l'ambition est rien moins que faire entrer la musique traditionnelle dans le quotidien ! Cinq étudiants se sont réunis pour la créer. Ils ont pris pour pseudonymes : Ju-ha, Ja-i, DK Hang, Ji-yu (chant et instruments à cordes), Si-u (percussion).

« L'idée d'un ensemble est née du désir de savoir pourquoi la musique traditionnelle coréenne n'a pas la reconnaissance mondiale du reggae ou de la samba. Notre but est d'inventer une nouvelle tendance en lui apportant une interprétation moderne. »

Après seulement deux ans d'existence, le groupe compte déjà beaucoup de fans coréens qui redécouvrent leur tradition musicale. « Nous sommes très actifs en Corée, mais aussi à l'étranger. Nous avons été invités par les autorités allemandes à la Fan Fest de la Coupe du Monde de la FIFA 2006 et avons donné des concerts dans quatre villes. Notre musique a beaucoup intéressé les étrangers et nous étions très fiers de faire connaître la tradition de notre pays. »

Le groupe Soria se différencie des autres, qui peuvent être classés dans les catégories « fusion », « crossover » ou encore « new age », par le fait que, tout en voulant renouveler le genre, il respecte la mélodie et le rythme de la musique traditionnelle et interprète également des chants, ce qui facilite toujours l'adhésion des auditeurs. « Il s'agit plus d'une traduction nouvelle que d'un mélange de genres. Avant tout, nous demandons aux gens de se débarrasser du préjugé qui veut que la musique traditionnelle soit synonyme d'ennui. Certes, pour faire connaître cette musique, il faut s'adapter aux tendances modernes de la culture populaire, mais il est tout aussi important de préserver ce qui la rend si particulière. »

Pour attirer le public, Soria a récemment tourné un clip vidéo avec les talentueux B-boy coréens qui pratiquent le « break dance ». « Notre culture populaire moderne a des origines occidentales. Le public ne s'intéresse plus à la musique traditionnelle. Il faut donc lui proposer quelque chose d'original pour le faire revenir. »

Soria compte beaucoup de fans au Japon. Lors de ses derniers concerts à Tokyo, le groupe y a été chaleureusement salué tant par la critique que par le public.

Par Kim So-youb

Les diasporas tragiques de la Corée

Par André Fabre
Professeur émérite de l'Institut national des langues et civilisations orientales et de l'Université de Qyzyl Orda du Kazakhstan

Si le XVIII[e] siècle a été le siècle des Lumières et le XIX[e] celui de la science et de la foi en le progrès de l'humanité, le XX[e] siècle, lui, a été le siècle obscur, le siècle de l'Ombre qui a étendu ses tentacules totalitaires sur une grande partie de la planète entraînant massacres et déplacements de populations Et c'est aux Coréens qu'est revenu le triste privilège d'ouvrir le bal des vampires.

I – La route de la faim

Les premières migrations commencent en fait dans les dernières décennies du siècle précédent et leur motif est la faim. Dans toutes les paroles d'émigrés, c'est toujours le même leitmotiv qui revient : « acheter de la terre, planter du riz ». La dynastie des Yi est à l'agonie, dans les campagnes, le pouvoir est aux mains de fonctionnaires corrompus et avides qui écrasent les petits paysans de taxes et de corvées. Beaucoup d'entre eux sont au bord de la misère et décident de tout quitter pour des cieux meilleurs : la Mandchourie chinoise. Les Coréens ne sont pas encore les Arabes de l'émigration comme on le verra plus loin, mais ils en sont déjà les Irlandais, chassés de leur île vers 1840 par la famine de la pomme de terre.[1]

L'«histoire coréenne de la Mandchourie » [2], commence avec la nuit des temps : des royaumes « coréens » s'y trouvaient à l'époque antique. Il y a eu toujours des échanges guerriers ou pacifiques entre ce qui allait devenir la Chine et la Corée. Pour faire court, disons que l'impératrice Cuxi qui voulait mettre en valeur ces terres restées arides pendant des siècles pensa aux Coréens réputés pour être des travailleurs acharnés et, en 1865, les autorisa à y émigrer. Ceux-ci ne se firent pas prier, poussés qu'ils étaient par la faim, la pauvreté et les guerres et révoltes qui accompagnaient la mort lente du « Royaume ermite ». En 1931, après la création par les Japonais de l'Etat fantoche du Manchukuo, le gouverneur général de la Corée, annexée par le Japon depuis 1910, reprend à son compte la politique d'appel à la main d'œuvre étrangère inaugurée par l'impératrice chinoise. Les Coréens qui n'étaient que quatre cent mille en 1920, passent à huit cent quatre-vingt mille en 1936 et à près de deux millions en 1945, chiffre qui a peu varié jusqu'à aujourd'hui. L'ethnie coréenne (*joseonjok*) est la douzième des cinquante-six minorités chinoises. Loyale envers le gouvernement chinois, sans revendications nationalistes comme les Ouigours du Xinjiang, ne présentant pas de menace pour les Chinois Han, elle est particulièrement bien intégrée. La Mandchourie compte 58,5% de Chinois et 38,4% de Coréens, soit plus de la moitié des Coréens en Chine. En outre, fait non négligeable, elle constitue un « sas » entre la Corée du Nord hermétiquement fermée et le reste du monde. Mais, comme les échanges commerciaux se multiplient entre les provinces de la Mandchourie chinoise (Jilin, Liaoning et Heilongjiang), certains pensent qu'à plus ou moins long terme, la Corée du Nord pourrait devenir la « quatrième province de Mandchourie », ce qui n'est pas spécialement du goût de Séoul. [3]

II – La route des steppes [4]

La Province Maritime russe est une autre destination « terrestre ». Devenue partie de l'empire des Tsars depuis 1860, elle n'a qu'une population très clairsemée, mais les terres, par contre, ne manquent pas. En particulier, le gouvernement tsariste qui vient de recevoir en « cadeau » de la Chine cette vaste région presque désertique, a besoin de colons et incite les Coréens à venir s'installer. Isabel Bishop leur a rendu visite en 1905, ils vivent bien. À la veille de la Révolution, on estime leur population à trente mille. Ces « colons du Matin calme » se lancent dans la culture du

riz et des légumes, ils chassent et ils pêchent ; certains d'entre eux se fixent dans les villes russes de la région et celles d'une certaine importance ont même leur *korejskaja slobodka* (« quartier coréen ». On peut même ajouter que les immigrants coréens ont été, à l'époque, les premiers *boat people* puisque, en 1910, accosta à Vladivostok un navire qui transportait deux mille quatre Coréens en provenance de Cheongjin et de Kobe.

Au moment de la guerre civile russe, nombre de Coréens prirent le parti des Rouges et, après la victoire des Bolcheviks, ils obtinrent la nationalité soviétique. Ils avaient leurs écoles, leurs journaux, leurs troupes de théâtre. Certains districts (*kraj*) étaient peuplés à 95% de colons coréens. Tout semblait pour le mieux dans le meilleur des paradis socialistes. Jusqu'au décret du 21 août 1937 qui prescrit « l'expulsion de la population coréenne des districts frontaliers de la Province Maritime…dans le but de mettre fin à l'infiltration de l'espionnage japonais dans la région de l'Extrême-Orient [soviétique]. » Destination : « les districts du Kazakhstan méridional, de la mer d'Aral, du Baikash et de la République soviétique d'Ouzbékistan. »

Pourquoi cette déportation ? Il y avait certes la paranoïa de Staline qui voyait dans chaque Coréen un «espion japonais » en puissance, mais le dictateur avait aussi d'autres idées en tête. L'Asie centrale était un territoire immense et très peu peuplé. Le Kazakhstan, par exemple, cinq fois plus grand que la France ne compte encore de nos jours que douze millions d'habitants. Staline voulait peupler ces espaces quasi désertiques de nouveaux colons…qui seraient peut-être moins farouchement anti-soviétiques que les Kazakh ! Enfin, il souhaitait implanter l'agriculture, à commencer par la riziculture dans un pays qui était, selon la tradition nomade des autochtones, essentiellement terre d'élevage.

C'est ainsi que, entre août 1937 et janvier 1938, cent soixante-douze mille Coréens furent « transférés » de la Province maritime en Asie centrale. Ces malheureux sont transportés par train, dans des convois de plus de trente wagons. Le voyage dure plusieurs semaines, il n'y a ni hygiène ni confort. Les températures sont extrêmes, les déraillements fréquents, la liste des morts par accident est longue.

Malgré tout, la vie reprend. Une troupe de théâtre voit le jour à Qyzyl Orda, le centre culturel de l'*èmigracija* coréenne. C'est également en 1937 que paraît le premier numéro du *Lenin Kichi* (« Slogan de Lénine »), le seul journal en langue coréenne diffusé au Kazakhstan, au Kirghizstan et en Ouzbékistan. Les Coréens ont su traverser la période stalinienne en évitant les conflits ethniques, en conservant leur identité et en créant leur « niche économique » : les kolkhozes. Ils travaillent dur et sont disciplinés. Comme le note Olivier Roy , ils sont « acceptés et respectés ». Actuellement, quelque trois cent mille Coréens vivent dans les états issus de la disparition de l'URSS, mais les traditions se perdent, à commencer par la langue. Le *Goryeo Ilbo* (« Quotidien de Goryeo »), successeur du *Lenin Kichi,* perd des lecteurs et a dû devenir bilingue pour survivre. Beaucoup de jeunes quittent l'Asie centrale à la recherche d'un travail à Saint- Pétersbourg, à Moscou…ou à Vladivostok : retour à la case départ !

Le brave général Hong Beom Do (en famille) qui a combattu avec les Soviétiques et dirigé une armée antijaponaise, avant d'être « transféré » au Kazakhstan… Il est mort en 1943 à Alma Ata où il était concierge du théâtre coréen.
Photo tirée de l'ouvrage *Koreans in Soviet Central Asia* de Songmoo Kho (Helsinki 1987, éditions Studia Orientalia).

III – En route vers le soleil levant

Si la Province Maritime a été pour la Russie un « cadeau » de la Chine, la Corée, elle, a été, comme l'écrit Jean Manuel Traimond [5], le « pourboire » versé par les Occidentaux au Japon pour avoir battu la Russie en 1905 et stoppé son expansion en Asie. D'abord protectorat dès cette année-là, la Corée fut annexée par le Japon le 16 août 1910. Et le nouveau maître du Pays du Matin calme, maître en pleine expansion économique, provoqua un « appel d'air » qui « aspira » les sans-travail coréens dont beaucoup étaient des paysans spoliés par l'établissement d'un cadastre « moderne » qui avait surtout profité aux Japonais. On en revient toujours à la question de la terre. Mais, il n'y avait pas

que des agriculteurs parmi ceux qui partaient au Japon, on trouvait aussi de nombreux étudiants et intellectuels pour qui l'archipel était le seul moyen de découvrir le monde et la culture occidentale. En 1921, on comptait trente-cinq mille Coréens au Japon, ils étaient quatre cent mille en 1932 et…deux millions en 1944. Depuis 1932, les choses avaient bien changé. Avec l'expansion coloniale du Japon puis la guerre, les immigrants volontaires ne suffisaient plus. Aussi, en 1939, le gouvernement impérial édicta un *Acte de mobilisation nationale* qui lui permit de faire venir sur son sol huit cent mille « sujets » de la péninsule. Il s'agissait là d'un véritable STO et les victimes de cette forme à peine déguisée d'esclavage étaient employées aux travaux les plus pénibles, à commencer par les mines de charbon de l'île de Hokkaido. Il ne faut pas oublier ceux qui durent servir dans l'armée japonaise, ni les Coréennes qui furent enlevées pour devenir « femmes de réconfort » comme l'héroïne du roman de Juliette Morillot *Les orchidées rouges de Shanghai*. [6]

Après la défaite du Japon, on estime qu'un million trois cent soixante-quinze mille Coréens retournèrent dans leur patrie, mais six cent mille décidèrent de rester. Pourquoi ? Il y a au moins deux raisons. Après 35 ans d'occupation japonaise, la Corée du Sud était dans un piètre état. Elle faisait partie des pays du tiers monde et s'y réinsérer n'était pas chose aisée. En outre, ceux qui avaient décidé de rester au Japon y étaient arrivés avant 1930 et avaient pu faire venir leur famille. Ils avaient aussi un travail plus ou moins stable et avaient appris le japonais.

Ceux qui sont restés ont peut-être évité la misère en Corée, mais ils ne sont guère mieux lotis. En effet, comme le remarque Jean Manuel Traimond, « *les centaines de milliers de Coréens-au-Japon nés au Japon (qui souvent ne parlent pas coréen) n'ont pour tout avenir que celui de résidents étrangers sans droits*. » Les Japonais ignorent le « droit du sol ». Pour eux, est japonaise la personne née de citoyens japonais.

Citoyens de seconde zone avec une « carte d'enregistrement des étrangers » renouvelable tous les cinq ans, les Coréens au Japon vivent dans des ghettos et occupent le plus souvent des emplois précaires. Après la Libération (15 août 1945), comme le dit Traimond, « *ils se divisèrent aussi vite qu'ils s'organisèrent* » en adhérant au *Sôren*, association des Coréens proches de la Corée du Nord ou au *Mindan*, organisation qui a des liens étroits avec la Corée du Sud.

Cet auteur a bien raison de penser que les Coréens sont un peu « les Arabes des Japonais ». Et comme les Arabes pour certains Français, les Japonais ne voient généralement en eux que menteurs, voleurs, violeurs, sous-hommes fournissant une main d'œuvre à bon marché. Heureusement, la déferlante de la « Vague coréenne » [7], allant à l'encontre de tous ces préjugés, a permis aux Japonais de se faire une idée plus avenante de leurs voisins de l'autre côté du détroit de Tsushima. Même l'ancien premier ministre Koizumi a déclaré qu'il voudrait bien avoir la même cote d'amour que «Yon sama » [8], mais les préjugés ont la vie dure, tout comme les pulsions inavouables. Et pour une nation qui se veut exclusivement japonaise et dont la famille impériale est censée descendre en droite ligne du Soleil, les Coréens dérangent. En effet, l'histoire prouve qu'ils ont apporté au Yamato (NDLR : nom ancien du Japon) l'écriture chinoise, le bouddhisme, nombre d'éléments culturels, et, avec la bureaucratie importée de Joseon, contribué à l'édification d'un Etat structuré. Ils dérangent tellement que, dans l'archipel, on rechigne à faire des fouilles archéologiques dans les *kofun* (« tumuli » - les tombes impériales), car on risquerait d'en apprendre plus d'un rayon sur les liens pour ne pas dire les parentés des classes dirigeantes de l'Empire du Soleil levant et du Pays du Matin calme.

IV – America, America [9]

Dès qu'à partir des années 1880 le Royaume de Corée signa des traités avec les puissances occidentales (le Japon les avaient précédées en 1876), un certain nombre d' « entrepreneurs » comprirent que ce royaume était un vaste supermarché de main d'œuvre à bon marché. En effet, la misère née des bouleversements sociaux et des guerres poussait vers le port de Chemulpo (l'actuel Incheon) des foules de miséreux, de paysans dépossédés, d'aristocrates déchus et de jeunes sans emploi. Dès 1902, des milliers de Coréens qui n'avaient pas pu prendre la route terrestre vers la Mandchourie ou la Russie, signèrent des contrats de travail, en fait des « contrats d'esclavage » avec des entreprises étrangères qui les envoyèrent par bateau en Amérique : à Hawaï et au Yucatan. Tout comme le petit Arménien d'Elia Kazan, *America* étaient les syllabes d'un rêve. Dès que l' « Empire du Grand Han » (la Corée dans les dernières années de son indépendance) passa sous protectorat japonais en 1905, les Japonais interdirent aux Coréens d'émigrer…pour laisser la place aux Japonais.

Les premiers Coréens à partir (en 1902) furent ceux embauchés par les plantations de canne à sucre de Hawaï. Leur recrutement et leur départ s'étaient effectués avec l'accord du *Suminwon*, un organisme du gouvernement coréen chargé des relations nouvelles avec l'étranger. Les Coréens qui travaillaient comme ou-

André Fabre prenant, lors d'un voyage en Asie centrale, un repas avec une famille coréenne dans une ferme près de Tachkent (Ouzbékistan).

vriers agricoles dans ces plantations étaient astreints à un travail très dur, mais n'eurent pas de problèmes graves. En effet, depuis son annexion aux Etats-Unis en 1898, Hawaï avait aboli l'« esclavage par contrat » et les Coréens avaient le droit de quitter leur lieu de travail pour aller dans une plantation qui offrait de meilleures conditions. Il y avait parmi ces immigrants des paysans sans terre, mais aussi un grand nombre de chrétiens et d'intellectuels. Ces derniers, incapables de travailler la terre, s'établirent dans les grandes villes comme Honolulu où ils poursuivirent leurs études et ouvrirent des commerces. Ainsi, un nombre non négligeable d'universitaires américains, mais aussi de commerçants, est actuellement d'origine coréenne.

Plus tard, d'autres réussirent à gagner le continent américain et se fixèrent essentiellement à San Francisco et surtout Los Angeles qui deviendra peu à peu le centre des Coréens aux Etats-Unis. En Amérique, les Coréens se sont beaucoup spécialisés dans le commerce de proximité ; ils tiennent, par exemple, nombre de supérettes de quartier ouvertes 24H sur 24. Lors des émeutes raciales de Los Angeles en 1992, on a d'ailleurs vu des Coréens défendre l'arme au poing leurs commerces contre les tentatives de pillage. Et, de même que dans les villes d'importance de la Province Maritime russe on trouve une *korejskaja slobodka* , il y a aux Etats-Unis des *Korean Towns* avec des chaînes de télévision en coréen.

Aux Etats-Unis, la diaspora coréenne avoisine actuellement les 2 millions de personnes. Lors du recensement de 1990, 63% d'entre elles déclaraient utiliser chez eux leur langue maternelle. La Corée du Sud a représenté 4% du flux d'immigration aux Etats-Unis entre 1961 et 1980. Les Coréens qui émigrent aux Etats-Unis n'y partent pas forcément poussés par la misère. Ils espèrent bien sûr trouver une vie meilleure, mais aussi échapper au poids plutôt écrasant de la société de leur pays, et surtout offrir à leurs enfants la possibilité de faire leurs études aux Etats-Unis, ce qui est pour eux le *nec plus ultra*.

La seconde destination américaine des Coréens fut *Muk Seo Ga* : c'est ainsi que se lisaient à la sino-coréenne les trois caractères utilisés par les Chinois pour transcrire *Mexico*. « *Dans toute l' Amérique latine, du Rio Grande au cap Horn, ils étaient les seuls Coréens »*, écrit le jeune écrivain sud-coréen Kim Young-ha (né en 1968), dans son extraordinaire roman intitulé *Fleur noire*, qui relate l'épopée des Coréens partis s'exiler au Mexique.

En février 1905, un comptoir japonais avait fait paraître dans un journal coréen une annonce qui promettait, contre signature d'un contrat, « *travail, argent et nourriture à foison* ». Ils partirent ainsi sur l'Ilford, un navire battant pavillon britannique et débarquèrent le 15 mai à Salina Cruz. Ils partirent 1033 mais ils étaient 1032 en arrivant au port. Deux étaient morts en route et un enfant était né. Leur travail consistait à cueillir les feuilles de *henequen*, appelé aussi sisal. Kim sait se montrer un vrai Jules Verne pour décrire la plante, ses propriétés et les façons de la récolter.[10] Même après l'expiration des contrats le 12 mai 1909, aucun Coréen ne retourna dans sa patrie. La plupart se fixèrent au Yucatan. Certains voulurent aller à Hawaï, mais le gouvernement américain les en empêcha. D'autres s'engagèrent dans les troupes de Pancho Villa pendant la guerre civile au Mexique. Enfin, un certain nombre de ces soldats de fortune passa au Guatemala, séduits par l'offre de l'armée révolutionnaire guatémaltèque qui leur avait promis trois millions de dollars pour leur engagement dans la lutte contre le dictateur local. Avec cet argent, ils voulaient bien sûr acheter des terres, mais aussi créer des écoles et même un petit Etat qui se serait appelé *Sindaehan* (« Nouvelle Corée »). En définitive, les troupes gouvernementales eurent le dessus, les Coréens furent décimés (en 1916) et « *nulle part on n'a trouvé trace des mercenaires coréens ni du minuscule et pitoyable pays qu'ils avaient fondé*. » C'est sur cette phrase amère que se termine le très beau roman de Kim Young-ha.

V – Le goût amer de la terre

« *Ils venaient de loin. Des grains de sable crissaient sous leurs dents ; un vent sec secouait les toiles de tente. Dans la patrie qu'ils avaient quittée, la guerre se poursuivait*.» C'est ainsi que Kim Young-ha décrit (page 10) la situation des Coréens sur le point de quitter le sol où ils sont nés. C'est exactement ce qu'a vu l'auteur de cet article au camp d'Argelès en 1939, en contemplant les soldats frigorifiés et dépenaillés de la *Retirada*, la retraite en France de l'armée républicaine espagnole battue par Franco. Le crissement du sable sous les dents, le claquement des toiles de tentes, ces bruits doivent aussi hanter les souvenirs des Polonais, survivants des déportations staliniennes qui ont peut-être côtoyé les Coréens en Asie centrale. Le sable crisse sous les dents, la terre est amère dans la bouche des morts. Les souvenirs d'exil sont des vampires qui hantent chaque nuit les corridors sans fin de la mémoire. Et les Coréens qui ont fui leur pays, et leurs descendants, et les enfants de leurs descendants, même s'ils ont fini par trouver une vie meilleure. Les Coréens, même s'ils ont échappé aux massacres de la Shoah et aux bourreaux du NKVD, font aussi parti des diasporas tragiques engendrées dans l'ombre du XX^{e} siècle. [11] ■

Notes

[1] Jim Harrisson – *Wolf*, 1971, 10/18, p.121.
[2] Julette Morillot, Dorian Malovic – *Evadés de Corée du Nord*, 2004, Belfond Presses de la Cité, pages 73 à 78.
[3] Dès à présent, la Chine représente plus de 40% des échanges commerciaux de la Corée du Nord.
[4] André Fabre – « Steppe, ma steppe…Brève histoire des tribulations des Coréens en Asie centrale sous Staline, *Culture Coréenne*, N° 51, avril 1999, pages 19 à 24.
[5] *Le Japon mal rasé, voyage chez les anarchistes, les burakumin, les uilta, les coréens-au-japon et les autres*(sic), 2000, atelier de création libertaire, pages 41 à 67.
[6] 2001, Presses de la Cité.
[7] « La Corée du Sud et la vague coréenne », *Culture Coréenne*, N°68, décembre 2004, pages 6 à 12.
[8] L'acteur sud-coréen Bae Yong-jun, l'idole des Japonaises.
[9] *Diaspora coréenne*, article de Wilkipédia, l'encyclopédie libre ; Kim Young-ha – *Fleur noire*, 2007, Editions Philippe Picquier.
[10] Pages 118 à 121.
[11] André Fabre – *Le club des Transfuges Disparus, les Catalans au goulag*, La Semaine en Roussillon, N° 155 – du 8 au 14 avril 1999 ; Joseph Czapski – *Souvenirs de Starobielsk*, 1987, les Editions Noir sur Blanc.

Relations humaines et autoritarisme dans la société coréenne

Par Cheong Soo-bok
Sociologue, journaliste, et écrivain

Après avoir connu un développement économique foudroyant dans les années 1960 et mis en place un processus de démocratisation depuis 1987, la Corée du Sud a rejoint le rang des pays développés. Aujourd'hui, ses succès dans le domaine de la technologie de l'information font l'admiration des autres nations. Les Coréens ont retrouvé l'estime de soi qui avait été successivement mise à mal par la colonisation japonaise (1910-1945), la guerre (1950-1953) et la grande misère qui s'en est suivie. En ces temps de mondialisation où les capitaux, les personnes, les savoir-faire et les cultures circulent au-delà des frontières, ils sont désormais invités à réfléchir sur la question de savoir quel rôle positif ils pourront jouer sur la scène internationale. L'urgence de comprendre l'Autre se fait de plus en plus sentir, du fait que des gens ayant grandi dans des mondes différents doivent travailler ensemble ; il faut, pour s'entendre avec les étrangers, connaître leurs cultures, mais aussi et avant tout, prendre à nouveau conscience de sa propre culture. J'ai publié dans le passé une critique en douze points à propos de la mentalité et des mœurs des Coréens, qui à mon sens ne répondent pas aux exigences de l'ère de la globalisation[1]. Dans le présent article, je vais aborder un seul aspect, à savoir l'autoritarisme dans les relations humaines. Ce genre d'« autocritique » – le côté « je crache dans la soupe » – me semble indispensable pour faire mûrir des réflexions susceptibles de permettre à mes compatriotes d'accéder à la maturité intérieure.

En Corée, les relations humaines sont foncièrement verticales. Le plus souvent, nul rapport ne peut être établi entre deux êtres tant que la hiérarchie qui existe entre eux n'est pas clarifiée. Cette notion est présente dans tout lien, quelle que soit la situation, et donne naissance à une série de devoirs et d'attentes chez les personnes respectivement qualifiées de « supérieures » et d'« inférieures ». Vivre dans une société implique que l'on comprenne rapidement quels sont ces devoirs et ces attentes. Cela fait partie de l'apprentissage de la vie. Certes, toute relation repose sur le principe de la réciprocité et le « supérieur » ne peut imposer n'importe quoi à l'autre. Cependant, à travers la politique répressive des colons japonais et les différents régimes dictatoriaux qui lui ont succédé, la société coréenne, par ailleurs basée sur le confucianisme, s'est organisée en fonction de ces « supérieurs ». Le respect de l'autorité auquel on s'initie à travers les relations avec ses propres parents se renforce à l'école et le service militaire obligatoire et la vie professionnelle entérinent à jamais l'obligation d'obéir à l'autorité de son « supérieur », que l'on considère désormais comme quelque chose de normal. Toute organisation en Corée, à commencer par celles du gouvernement et des entreprises, comporte ce genre de hiérarchie qui oblige ses membres à agir collectivement suivant les ordres. Lorsque l'« inférieur » reconnaît spontanément la légitimité, la compétence et la qualité humaine de son « supérieur », ce dernier se voit naturellement doté d'une autorité sur l'autre. Mais quand un « supérieur » qui n'a pas obtenu cette approbation impose une hiérarchie en profitant simplement de sa position, cette relation relève de l'autoritarisme. En dépit d'innombrables diagnostics démontrant qu'elle est en train de transformer cette verticalité en une horizontalité dans le cadre de la démocratisation débutée en 1987, la société coréenne demeure fondée sur l'autoritarisme. Selon ses réflexes culturels, l'exercice du pouvoir à coups d'ordres donnés par un « supérieur » est considéré comme une chose naturelle. Ce dernier commande, conseille, et l'« inférieur » lui manifeste sa loyauté en le respectant et en obéissant. « Discussion et négociation » cèdent le pas à « ordres et exécution »[2]. On obéit à son supérieur, on domine son subordonné ; on est généralement lâche devant le plus fort et on hausse le ton devant qui est faible. Tel est le type de personnalité né de ce climat d'autoritarisme. Celui qui n'a pas compris cette « vertu » trouve difficilement sa place dans la communauté. Assimiler le sens de la hiérarchie et accomplir ses devoirs constituent la base même de la vie collective. Sinon, on est considéré comme « mal élevé » et on se voit exclu de toute distribution d'avantages tels que le partage de l'information ou la promotion. On est traité d'« immature » quand on veut imposer ses exigences au détriment des règles du jeu social.

Le problème est que cette caractéristique ne concerne pas seulement la vie au sein des structures, mais aussi la sphère privée de chacun. L'âge constitue le premier repère, ainsi que les années d'entrée à l'université, du service militaire ou de l'insertion dans une entreprise. Les matricules (université et armée) – ou comme on dit le « nombre des bols de riz consommés » – sont des critères. Cette pratique commence dès l'enseignement secondaire où chaque promotion apprend à se situer par rapport à ses aînés ou cadets. En plus de l'âge entrent en jeu dans le monde des adultes la profession, le niveau de richesse ou d'éducation.

Même s'ils font partie d'un précieux héritage culturel, les rites confucéens contribuent à l'apprentissage de la hiérarchie dans les relations humaines.

La discrimination sexuelle est aussi très importante. La société coréenne est construite en fonction de l'adulte mâle. On peut dire que globalement, les hommes quinquagénaires dominent les femmes, les personnes âgées et les enfants. Les protestations croissantes des femmes contre les violences sexuelles ou conjugales, le harcèlement, la prostitution en disent long sur cette domination du mâle.

Le principe d'autoritarisme exige que l'homme cesse de penser et se contente d'obéir aux ordres. L'homme devient naturellement agressif quand il a affaire à un « inférieur ». Il existe une expression que l'on pourrait traduire par : « Si tu trouves cela injuste, deviens fort toi-même », utilisée dans une situation où on ne peut exprimer son mécontentement face à son « supérieur ». Bak No-ja, intellectuel russe naturalisé coréen, a défini la Corée comme une société hiérarchique où « les plus faibles se laissent systématiquement écraser en oubliant leur amour propre et leur dignité ». Celui qui s'adapte à la hiérarchie établie, officielle ou non, mène bien sa vie sociale. Cela en fait un bon élève et un employé exemplaire. Il faut se faire bien voir de son « supérieur » ou au moins, éviter de laisser une mauvaise impression.

De tout cela résulte une certaine uniformisation, nuisible aux échanges démocratiques. Obéir à son « supérieur » et suivre le courant majoritaire, telle est la définition de la sagesse. L'ancien président de la République Park Chung-hee (1962-1979) et le fondateur du groupe Hyundai Chung Ju-yung furent des modèles du leadership caractérisé par l'autoritarisme. Les présidents Kim Yong-sam (1993-1998) et Kim Dae-jung (1998-2003), qui avaient pourtant milité pour la démocratie, n'ont pas réussi à éradiquer cet état de fait. Leur successeur Roh Moo-hyun (2003-2008) avait la volonté de sortir de l'autoritarisme pour devenir un leader démocratique, mais ce faisant, il a commis quelques maladresses qui lui ont fait perdre son prestige en tant que président. On dit qu'il est parvenu à affaiblir l'autoritarisme, mais il n'en reste pas moins que ses collaborateurs, issus de la génération qui avait été au front lors de la lutte pour la démocratisation, ne s'en sont pas complètement affranchis.

Ce principe fait preuve d'une certaine efficacité dans les situations de crise ou une guerre. Mais à long terme, il anéantit toute créativité individuelle car, ne reconnaissant pas la diversité des opinions et la particularité de chacun, il donne naissance au conformisme[3]. Le pouvoir de décision est concentré sur le décideur suprême. A force de s'enfermer dans une relation humaine verticale, on perd la capacité de penser pour se contenter de se ranger derrière le dominant et de suivre aveuglément ses directives. Le politologue américain Gregory Henderson a comparé la politique coréenne à un tourbillon ; dans les autres secteurs aussi, les Coréens ont tendance à se laisser entraîner dans un tourbillon qui se dirige vers un point précis. Ils sont convaincus qu'il est bien de se couler dans le courant majoritaire. Si on ne fait pas comme les autres, on est inquiet. Si les autres sont des adeptes d'Internet, on doit l'être aussi. Si on n'a pas vu le film que tout le monde a vu, on a l'impression d'être arriéré – ce qui explique en partie que certains films fassent plus de dix millions d'entrées en Corée ! Au lieu de développer sa propre personnalité, on a tendance à s'aligner sur les autres. Cette uniformisation, on la retrouve au sein du gouvernement, dans les entreprises, mais aussi dans les établissements scolaires, dans les organisations non gouvernementales – dans tous les secteurs d'activité. Tant que la hiérarchie et l'autoritarisme persisteront, la voie vers la diversité et la reconnaissance de la différence restera étroite.

A l'origine de cet autoritarisme se trouve probablement le confucianisme dont les principes fondamentaux sont la loyauté envers le souverain, la piété filiale et l'existence d'une hiérarchie entre vieux et jeunes. Ce dernier trait, auquel s'ajoute le respect des personnes âgées, a servi de prétexte pour différencier le « supérieur » et l'« inférieur » suivant l'âge biologique. Le respect et l'obéissance que l'on doit au roi et au père s'appliquent plus largement dans le cas des personnes âgées[4]. Est « supérieur » le roi par rapport au sujet, le père par rapport au fils, le vieux par rapport au jeune, l'homme par rapport à la femme. Le « supérieur » assure à l'« infé-

rieur » affection et protection et ce dernier le remercie en lui obéissant. L'ordre règne dans la société. Si chacun ne se tient pas à sa place, cet ordre se trouvera ébranlé. Il y a une expression coréenne que l'on peut traduire par « rétablir l'ordre », fréquemment utilisée pour dire « corriger le relâchement psychologique ou comportemental d'un groupe » ; il ne s'agit de rien d'autre que d'un rappel du principe de hiérarchie. Bien sûr, les textes du confucianisme ne définissent pas le simple mécanisme ordre-soumission comme le modèle des relations humaines. Le « supérieur » est moralement responsable et doit poursuivre sans relâche sa propre formation pour être apte à bien diriger l'« inférieur ». Le père prodigue de l'affection au fils, le mari se montre courtois envers sa femme et l'aîné protège le cadet. Dans le domaine de la politique, il s'agit de gouverner par les vertus. *L'Etude de la sagesse en dix diagrammes* de Yi Hwang est un manuel destiné au roi pour en faire un sage[5]. Mais en dépit de tout cela, on ne peut nier le fait que le confucianisme est à l'origine de relations verticales entre les hommes et de la hiérarchie dans laquelle le « supérieur » s'impose à l'« inférieur » en prenant appui sur sa position. Ce dernier aura du mal à contredire son « supérieur » et pensera que suivre l'opinion de celui-ci, c'est respecter l'ordre naturel[6].

Le confucianisme, adopté comme idéologie de gouvernement par les autorités de Joseon (1392-1910), a donné naissance à l'autoritarisme qui, par la suite, a été successivement renforcé par la colonisation militariste japonaise et le pouvoir instauré par un coup d'Etat militaire en 1961. Par ailleurs, le chamanisme a lui aussi contribué à faire de l'autoritarisme le fondement de la mentalité coréenne. Même s'il ne prodiguait pas d'enseignement systématique comme le confucianisme, il a imprégné la pensée coréenne pour constituer une sorte de norme. Dans l'univers chamanique, l'homme doit éviter de susciter l'ire de toutes sortes de divinités et s'il le fait, il faut organiser un rite appelé *gut* pour dénouer cette colère. Il n'y a pas là de travail d'abstraction du pouvoir, mais au contraire, on fait l'expérience, ici et maintenant, de cette force surnaturelle et la ménager constitue le principe même du rite. Privilégiant les soucis du quotidien tels que maladies, absence de progéniture ou misère matérielle, le chamanisme incite à l'obéissance inconditionnelle aux esprits tout puissants : il faut en somme leur « lécher les bottes » pour pouvoir résoudre ses problèmes. Cela a dû jouer en même temps que le confucianisme dans la formation du tempérament des Coréens qui ont tendance à se soumettre spontanément à toute autorité. L'autoritarisme serait donc le produit d'une combinaison des traditions séculaires du chamanisme, consistant à se soumettre aux êtres dotés de puissance, et des normes sur la verticalité instaurées par le confucianisme.

Cette attitude persiste dans la Corée d'aujourd'hui sous le nom d'« autoritarisme amical », qui le différencie de l'« autoritarisme oppressif » s'exerçant par la contrainte matérielle : le « supérieur » accorde des faveurs associées à l'exercice du commandement et l'« inférieur » lui répond en l'assurant de son obéissance et sa loyauté. Sous le régime de l'« autoritarisme oppressif », l'« inférieur » obéit à contrecoeur au « supérieur » qui déroge à ses propres devoirs et il finit par se révolter. L'« autoritarisme amical » est né pour prévenir ce genre de dérive. La nouvelle génération coréenne, sur le devant de la scène politique depuis 1987, possède une mentalité différente de celle de ses aînés et sa pratique se distingue aussi de la leur. Les féministes militent pour l'égalité entre hommes et femmes et la libération de ces dernières, ce qui constitue un grand défi au principe d'autoritarisme. Les valeurs confucéennes anciennes n'ont plus autant de prégnance qu'auparavant. Cependant, la société coréenne a encore tendance à réprimer les opinions individuelles au nom de l'intérêt commun. Comment la nouvelle génération et les femmes pourront-elles faire évoluer l'autoritarisme ? C'est tout le débat actuel. ■

[1] *La Grammaire culturelle des Coréens*, Séoul, Saenggak-ui namu, 2007.

[2] Le siècle des lumières rêvait d'une société où tout sujet pourrait donner lieu à un débat public sur la base de la raison. La « situation idéale de parole » dont parle le sociologue allemand Jürgen Habermas y trouve son origine. Le débat public est indispensable à la naissance d'une démocratie. Le sociologue américain Alvin Gouldner définit la culture des intellectuels comme celle d'une « parole critique » dans laquelle chacun est libre de répondre au discours d'un autre et de le critiquer, quels que soient sa classe sociale, son sexe, son âge, son grade.

[3] En plus de l'autoritarisme, on peut citer, comme faisant partie de la grammaire culturelle qui renforce l'uniformisation de la société coréenne, le mythe de l'homogénéité ethnique et culturelle. L'anthropologue Choe Hyeop déclare : « Le mythe de l'homogénéité ethnique et culturelle domine la société coréenne, si bien que l'on risque d'interpréter de manière uniforme l'organisation et le mécanisme de cette dernière. On risque de négliger ou de refouler les conflits intérieurs ou la diversité culturelle. »

[4] D'après Keum Jang-tae, spécialiste des religions, le confucianisme qui aspire à l'ordre vertical basé sur le système des castes héréditaire n'est pas compatible avec l'ordre horizontal et démocratique supposant une égalité entre les hommes.

[5] XVI[e] siècle. Traduit en français par Tcho Hye-young et Jean Golfin, Paris, Ed. Cerf, 2005.

[6] Les pays de culture confucéenne tels que le Japon, la Chine, Taïwan, Singapour, le Vietnam partagent avec la Corée l'autoritarisme. Les relations souhaitables entre roi et sujet, vieux et jeune, maître et disciple, se basent sur l'attention et la bienveillance du « supérieur », la soumission et le dévouement de l'« inférieur ». La loyauté et la soumission envers le « supérieur » font de la confiance une valeur importante et justifient la loyauté envers le groupe auquel on appartient.

Les parcs nationaux endossent leur manteau blanc.

Le mont Halla en hiver, vêtu de son manteau de neige.

Chaque année, en hiver, la Corée se pare d'un joli manteau blanc. Les passionnés de ski peuvent trouver leur bonheur dans les nombreuses stations de ski disséminées dans tout le pays. Pour ceux qui préfèrent les randonnées, voici deux endroits à visiter impérativement pour apprécier toute la beauté hivernale du pays.

Le Parc national Seoraksan,

Le parc national de Seoraksan, située au nord-est de la Corée du Sud, est considéré comme l'une des régions montagneuses les plus belles de Corée. Le parc est célèbre pour ses vallées luxuriantes, ses sommets de granit et ses cascades. Il compte également plusieurs temples et deux sources chaudes.

Le parc de Seoraksan est très apprécié en automne, pour ses belles couleurs rougeoyantes, et au printemps, lors de la floraison des arbres. En hiver, il se couvre d'un majestueux manteau de neige. La montagne Seoraksan doit d'ailleurs son nom à sa neige persistante qui reste généralement pendant de longs mois sans fondre et couvre ses cimes d'un blanc éclatant.

En hiver, après une belle randonnée à travers ces superbes paysages enneigées, il est très agréable de se prélasser dans une des sources thermales du Seorak Waterpia. Ce parc aquatique, avec ses sources chaudes en plein air, surplombe les superbes montagnes et offre une magnifique vue plongeante sur la mer de l'Est. Il est en outre équipé de nombreuses installations -piscine à vagues, toboggans, etc.- contribuant à la parfaite détente de ses clients.

Le parc national Hallasan,

Le plus haut sommet de Corée du Sud se trouve sur l'île de Jeju, principale île de Corée située au sud-ouest de la péninsule. C'est le sommet du mont Halla (Hallasan en coréen), un volcan éteint, qui culmine à 1950 mètres et domine l'île de Jeju.

Dans ce parc national, des azalées royales fleurissent au printemps ; en automne, le parc se pare de couleurs flamboyantes, tandis qu'en hiver, la montagne se couvre d'un joli manteau blanc. Couvert de neige et fendant les nuages, le pic du volcan éteint est visible de presque tous les points de l'île. La randonnée, relativement aisée jusqu'au sommet, permet de découvrir en hiver de grandes étendues neigeuses ainsi que des sculptures de glace naturelles. Depuis le sommet du mont Halla, s'offre également aux visiteurs une extraordinaire vue panoramique sur l'île de Jeju, ses splendides paysages et la mer alentour. ■

Sources : Office national du Tourisme coréen
http://french.tour2korea.com

« Les Coréens » de Michel Vinaver,

L ar S □za, tien o aEeaé
h oor1inateér 1e *La Gazette jaune*-
Sccne : ationale 1à(vreépPgoévier,

Créée en France il y a cinquante ans, Les Coréens de Michel Vinaver a été montée pour la première fois à Séoul en novembre 2006. En mars prochain, la Scène Nationale d'Évreux-Louviers accueille cette remarquable et originale version interprétée par la compagnie coréenne Wuturi. Un événement théâtral mais aussi culturel : pendant un mois, la Corée sera l'invitée d'honneur d'un festival à cheval sur les villes d'Évreux et de Louviers.

Quelle sur7rise K la cène 2ationale 'H reu?»Lou iers lorsqu'on a7» 7ren , -in et t n, qu'une a a7tation e la 7remière 7ièce e É ic/el %ma er est en 7ro1et KF éoul a alué en r j én comme l'acte e naissance 'un es . ran s auteurs u t/éJ tre -ranl ais contem7o» rain, ce te?te est en 7asse e connaNtre une étonnante 7ostérité et c'est K cette a enture qu'on éci e) ientOt e s'associerc! lutOt que e s'en tenir K une sim7le 7ro. rammation e s7ectacle, l'i ée émer. e 7eu K 7eu 'un é énement qui 7ren rait a77ui sur cette création 7our aller K la rencontre 'un 7a@s, 'un 7eu7le, 'une cul» turecLe t/ème u -esti al Liné» cènes et t ' est né qui croisera la scène et le . ran écran, rencontres, lecture et concert autour e É ic/el %ma er et e la Loréec

Le théâtre de Michel Vinaver

! our sa ' e é ition, le Liné» cènes or. anisé 7ar la cène 2ationale se éroulera e?ce7tionnellement sur 7lus 'un mois urant lequel on écou rira en e?clusi ité en 7rance, les ed, e' , or mars et r er a ril au 4ran 7orum e Lou iers, la ersion iné ite es Loréens mis en scène 7ar É arion c/oe aert et i @n pun. poocpacques 7al» . uières, irecteur e cette structure culturelle) i7olaire située K H reu? et K Lou iers mais acti e ans tout le é7artement, a oue a oir été très intéressé 7ar leur Cinter7rétation non réaliste u te?te et 7ar la i--érence es co es e re7résentation utilisés EcNt 7uis Cc'était l'occasion e -aire en-in quelque c/ose 'im7ortant autour e É ic/el %ma er E, ont l'G u re tant ramatique que critique a marqué le metteur en scène qu'il est 7ar ailleurscF u cou7, c'est asseA naturellement qu'il a en isa. é e mettre en scène K son tour non 7as la 7remière mais la ernière 7ièce e %ma er » r r se7» tem) re et t r , 7résentée K / uit re7rises u r ' mars au r er a ril ans les anciennes usines on er e Lou iersc! our le 7u) lic, ce saut ans le tem7s 7ermettra e saisir la -ormi a) le ca7acité e son au» teur K 7ren re le 7ouls e c/ aque é7oquec

Le cinéma coréen

F e t/éJ tre, il sera onc lar. ement questioncÉ ais aussi e cinéma, l'autre 7rinci7al olet e cette mani-estationcNntre la 7ro1ection le en

-é rier, en ou erture et en a ant»7remière, e B e@n t/e @earsD 'mm s on» ae2 et les eu? pournées cinéma es r é et ej mars qui onneront lieu K es éc/an. es autour 'mm s on» ae2, s im s i»F u2 et P on. an. » oo, ce sont en tout une ouAaine e -ilms qui seront i--usés au Liné ' énit/ 'H reu? ou au 4ran 7orum e Lou iersc n écou rira, 7ar-ois en com7a. nie e critiques ypean»É ic/el 7ro» on es BLa/iers u cinémaDhlain i er. alau ou e É arion c/oe» aert, 7ar-ois en musique a ec les musiciens e la trou7e uturi, la Lorée K tra ers le re. ar et la sensi) ilité e ses 7ro7res artistesc

É ais surtout, ans un 7er7étuel a»et» ient entre ici et lK») as, 1a is et au 1our '/ ui, c'est K un ialo. ue unique entre culture -ranl aise et culture coréenne qu'on se ré 1uit 'assisterc■

Programme complet disponible en février sur le site www.scene-nationale-evreux-louviers.fr
Renseignements au 02 32 78 85 25 ou au 02 32 25 23 89

À l'occasion de cet événement, un numéro de 24 pages de La Gazette jaune publiée par la Scène Nationale revient sur l'histoire des Coréens et l'œuvre de Michel Vinaver.

par la compagnie Wuturi

Festival "Ciné-Scènes 2008 : Corée", à Évreux et Louviers

Quelques questions au metteur en scène
Marion Schoevaert

Culture Coréenne : *Marion Schoevaert, pourriez-vous nous résumer le parcours qui vous a amené à vivre et travailler aujourd'hui en Corée ?*

Marion Schoevaert : Mon mari est coréen. Quand je suis allée en Corée pour rencontrer sa famille, j'ai aussi eu le désir de découvrir le théâtre coréen. Et je ne voulais pas arriver les mains vides: la pièce de Vinaver, « Les Coréens », m'a accompagnée.
Ma première rencontre à Séoul a été avec Choe Junho, qui m'a présentée à Byun Jung Joo (metteur en scène de la compagnie Wuturi). J'ai été très surprise par la qualité et l'énergie du théâtre à Seoul. Il y avait de la création en ébullition, différents styles de mouvements, un travail contemporain sur le texte et la musique, et une profonde quête d'identité. Après 13 ans de mise en scène à New York, moi qui recherchais la découverte, l'inspiration, et l'expérimentation, j'ai saisi l'opportunité…La décision de quitter New York pour vivre à Séoul a été rapide !

C.C.: *Pourquoi avoir choisi Les Coréens de Michel Vinaver, une pièce très française qui a plus de cinquante ans, pour marquer vos débuts en Corée ? Et comment définiriez-vous les spécificités de votre mise en scène ?*

M.S. : Avant de m'installer en Corée, j'habitais aux Etats-Unis ; la guerre en Iraq a été très difficile à vivre. Et il y a des parallèles entre la guerre de Corée et celle en Iraq. De plus, le sujet de la guerre de Corée est, malheureusement, toujours à vif après 50 ans, conséquence directe de ce conflit fratricide.
La pièce de Vinaver offre une recherche sur la guerre de Corée, sur les soldats français combattant sur un sol inconnu, et elle offre une guérison à un village

meurtri. « Les Coréens » exprime cette guérison par le rituel chamanique (en apaisant les esprits par la danse, la musique et le chant). Les images de propagande, les mouvements stylisés, l'accordéon et la danse moderne font le lien avec aujourd'hui.

C.C.: *Comment s'est passée la confrontation culturelle entre la troupe Wuturi, vouée à la réexploration des arts traditionnels coréens, et votre propre approche occidentale moderne de la mise en scène ?*

M.S. : Il n'y a pas eu de confrontation, mais un mariage, une absorption, une collaboration, une écoute, une naissance…! Ma première décision de mise en scène était de partager ce projet avec Byun Jung Joo. J'ai fait beaucoup de recherches, j'ai regardé les mouvements de la troupe et écouté la musique. Respecter d'une façon formelle la mission artistique de la compagnie Wuturi (moderniser les arts traditionnels coréens) m'a donné une méthode. Nous étions complémentaires. Jung Joo connaît les rythmes coréens, la chorégraphe Park Jun Mi les mouvements traditionnels. Mon travail était de proposer de nouvelles perspectives de sens, de mouvement et de rythme, d'élaborer une mise en scène cohérente, et de trouver les métaphores pour la guerre et le rite chamanique. Trouver une forme physique et symbolique à un sujet très émotionnel pour les acteurs. Les questionner.

C.C. : *Avez-vous eu le sentiment parfois de pouvoir heurter la sensibilité coréenne (en particulier sur des sujets comme le communisme ou le rapport aux esprits des morts) ?*

M.S. : L'artiste ne peut pas se sentir coupable/responsable de la sensibilité des uns et des autres. Il s'exprime, et il y a réaction. Cette réaction est merveilleuse, et saine - que ce soient des cris de joie ou des cris de haine, une indifférence, un désintérêt ... Ce qui était intéressant pour moi, c'était le processus de création ; la peur que le sujet « communiste » a créée chez les acteurs ; le silence absolu des médias sur ce sujet ; les difficultés pour les recherches et la production ; le tabou qui a été instauré dans le coeur des Coréens par la dictature militaire. C'était un excellent exercice de démocratie, et de liberté d'expression.
Les Français ont tué le sacré, la magie, les esprits et leurs morts en se séparant de la religion. Les Coréens ont une relation intime et journalière avec les esprits des morts et ceux de la nature. Même si je suis une Française cartésienne, réaliste et joyeusement athée, les rituels pour les morts m'ont beaucoup touchée. C'est avec du respect et un sentiment d'ignorance et d'humilité que je regarde les acteurs se prosterner dans la pièce; je me prosterne intérieurement avec eux.

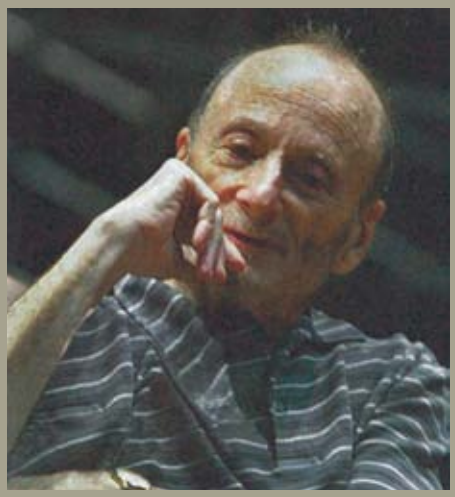
C.C. : *Monter ce spectacle en France était-il dans vos objectifs de départ ?*

M.S. : Je n'aurais pas monté « Les Coréens » en France avec des acteurs français. Chaque pièce que j'ai mise en scène a un lien intime et direct avec ma vie au quotidien. C'est la découverte du théâtre et de la danse contemporaine coréens (spécialement au Seoul Art Center) qui a été déterminante pour moi. Mais j'ai voulu tout de suite partager cette découverte avec les artistes et le public français. Après la création de la pièce à Séoul, l'extraordinaire rencontre entre Michel Vinaver et les acteurs coréens va être revécue sur la scène nationale Evreux-Louviers. C'est une grande joie !

C.C. : *Avez-vous des projets de mise en scène concernant des pièces d'auteurs coréens ?*

M.S. : En ce moment, je mets en scène « Confession » de Kim Kwang Lim, avec la chorégraphe Park Jun Mi. C'est une pièce très noire, violente, sur les relations entre hommes et femmes, dans une ville dévorante, rapide, occupée, préoccupée. J'ai l'intention de vivre en Corée, d'apprendre la langue et de travailler avec les écrivains et les poètes coréens.

Entretien avec Michel Vinaver



MICHEL VINAVER

Né à Paris en 1927, il publie deux romans chez Gallimard en 1950 et 51. Il entre en 1953 dans une entreprise multinationale fabriquant des produits de grande consommation, où il occupera jusqu'en 1980 des fonctions dirigeantes. *Aujourd'hui ou les Coréens* inaugure en 1955 son parcours d'écrivain de théâtre qu'il poursuit en parallèle avec sa carrière industrielle. Il est l'auteur de plusieurs pièces de théâtre et professeur (Études théâtrales) à l' Université Paris III, puis à l'Université Paris VIII entre 1982 et 1991. Ses œuvres ont été montées par les metteurs en scène français les plus célèbres, notamment Roger Planchon, Jean-Marie Serreau, Antoine Vitez, Jacques Lasalle et Alain Françon.

Culture Coréenne. : Michel Vinaver, qu'est-ce qui vous a amené à choisir la Corée comme thème de votre première pièce ?

Michel Vinaver : La lecture des journaux à l'époque, tout au long du conflit coréen, c'était un sujet qui me passionnait, qui m'amenait le plus à me poser toutes sortes de questions sur l'ordre, ou plutôt le désordre, du monde... Dans la presse de l'époque en France, surtout les quotidiens, il y avait une couverture médiatique très importante à base de témoignages d'envoyés spéciaux qui citaient des propos aussi bien de militaires que de Coréens qui étaient pris dans ce conflit... Je lisais tout ça, ça m'absorbait, lorsque une commande m'a été passée par Gabriel Monnet dont j'avais apprécié les travaux à l'occasion d'un stage national d'art dramatique amateur à Annecy... Moi qui n'avais jamais envisagé d'écrire pour le théâtre, tout naturellement je me suis dit que j'allais essayer de m'approcher de cette réalité qu'a été la guerre de Corée, qui venait de se terminer deux trois ans avant. Je ne suis pas parti de faits rapportés dans la presse, l'histoire que raconte la pièce est complètement inventée, mais elle est nourrie de la lecture des journaux. La pièce met en scène deux populations, d'une part des soldats du bataillon du corps expéditionnaire des Nations Unies, et d'autre part les habitants d'un petit village rural, des paysans, on ne sait pas exactement où en Corée, mais qui viennent de subir un bombardement qui ne laisse à peu près rien debout de leurs habitations, et peu de survivants, un anéantissement. Il y a une jeune femme dont on apprend assez vite qu'elle a perdu son fiancé, mort dans les rangs de l'armée du Sud, celle de Syngman Rhee, et il y a un jeune homme, Kim, qui s'intéresse à elle et qui attend les libérateurs, entre guillemets, de l'armée du Nord. Donc, le village est le lieu où cette guerre civile s'incarne de la façon la plus intime, avec des gens qui ont souffert du Nord, d'autres qui ont souffert du Sud...

C.C. : Quelle a été votre réaction lorsque 50 ans plus tard c'est la Corée qui est venue à cette pièce ?

M.V. : Et bien, j'ai vu une mise en scène faite en Corée du Sud d'une action qui se situe dans ce village où l'on attend en libérateurs les soldats de l'armée du Nord, ce qui est paradoxal. Je me suis vraiment demandé comment ils allaient faire. Allaient-ils escamoter, ce qui est toujours possible, tel ou tel aspect de la pièce ? Mais ils ont fait le contraire. Ils ont mis en relief le fait que le chef du village et Kim son adjoint, sont des militants, des partisans de l'armée du Nord, ils ont des brassards rouges, ils affichent leur appartenance. Je leur ai posé la question de savoir pourquoi et comment ils avaient fait, et ils m'ont répondu qu'ils ont mis en scène la réalité de ce qu'était ce conflit à l'époque avec l'accent mis sur des images, des images d'Épinal en quelque sorte... Ces deux personnages, ils ont une gestuelle qui est celle des affiches chinoises, ou plus généralement communistes, et ça fait partie pour nous, m'ont-ils dit, d'une visualisation de ce qu'a été la déchirure, la déchirure dans laquelle s'est trouvé pris le pays. Pourquoi monter cette pièce, parce que pour nous, m'ont-ils dit, cette pièce raconte une guerre civile dans laquelle les gens se sont retrouvés pris soit d'un côté soit de l'autre, mais la réalité de cette guerre pour nous aujourd'hui, ça a été l'anéantissement de tant de gens, tant de souffrances absurdes, sans signification. Pour nous cette pièce est un hommage aux morts des deux côtés.

C.C. : Vous, dont on connaît les réticences face au travail des metteurs en scène, que vous appelez parfois des « metteurs en trop », comment avez-vous reçu le travail très singulier de Marion Schoevaert et Byun Jung-Joo avec la troupe Wuturi ?

Voyant ce qu'ils ont fait à partir de cette pièce, j'ai vu en fait la façon dont cette pièce à mon sens demande à être montée, que ce soit en Corée ou ailleurs, par les uns ou par les autres. J'ai vu pour la première fois une pièce qui ne posait pas de problèmes insolubles du point de vue de la scénographie ou du jeu des acteurs. Quand je dis des problèmes insolubles, je parle des problèmes du réalisme, du trompe l'œil. Comment montre-t-on des soldats avec des vrais uniformes, des vrais fusils, et tirant de vraies balles, ou est-ce qu'on trouve d'autres solutions pour représenter tout ça... La troupe Wuturi a trouvé d'autres solutions et j'ai vu une pièce qui était en fait totalement chorégraphiée, et quand je dis totalement chorégraphiée, je veux dire qu'il n'y avait rien qui demeure d'un naturalisme... On est là au cœur d'une question théâtrale qui dépasse cette seule pièce : quelle ligne trouver dans une représentation théâtrale entre le faux du plateau et la réalité qui est représentée. Là, il y a eu une réponse radicale : on n'allait pas faire comme si c'est vrai, mais on allait faire vrai au travers d'une convention qui se relie aux traditions dramaturgiques et chorégraphiques du pays. Résultat, pour moi tout à fait paradoxal, c'est que la vérité de la pièce ressortait comme elle n'était jamais ressortie avec des approches plus directes du réel. Ils n'ont pas cherché, par exemple, à ce que les âges des personnages correspondent à ceux des acteurs, la petite fille était jouée par des adultes, l'ensemble des acteurs était jeune, jouant indifféremment des vieillards ou des jeunes... Pour les soldats, je me demandais comment ils allaient faire. Je ne m'attendais pas à ce que la solution consiste en des genres de passe-montagne entièrement noirs, on ne voyait pas les visages, on ne voyait que les trous pour la bouche et les yeux, ceci pour signifier les soldats blancs. Les soldats blancs étaient encapuchonnés de noir, c'était saisissant, c'était magnifique. Voilà le genre de solution qui faisait qu'on ne se posait pas la question à un seul moment, est-ce que c'est vrai ?, est-ce que c'est faux ? Tout est vrai parce que tout est faux.

C.C. : Cette chorégraphie aérienne, mobile, n'est-elle pas en contraste extrême avec la mise en scène de la création, en 1956, où Planchon enlisait les soldats dans des couches de sable ?

M.V. : Oui, je me souviens très bien. La mise en scène de Planchon sur ce minuscule plateau a été une sorte d'événement... Les soldats marchaient dans du vrai sable avec des vraies broussailles, c'était très beau. Les soldats paraissaient immenses, plus grands que nature, dans ce mouchoir de poche qui racontait une immensité...

C.C. : Avez-vous eu le sentiment parfois d'un hiatus entre votre texte et la sensibilité coréenne, en particulier sur le rapport aux esprits des morts, avec la présence de ce rituel qui n'est pas dans le texte d'origine ?

M.V. : Ce rituel dans lequel la pièce s'encadrait a été pour beaucoup dans mon émerveillement... Cela donne à la totalité de la représentation une émotion, une profondeur, un sens, que le jeune auteur que j'étais en 1954, 1955, nourri uniquement des articles de presse, ne pouvait pas donner. C'était un enrichissement crucial. Toute la représentation était imprégnée de ce rituel, de cette cohabitation des vivants et des morts, de cette façon pour les vivants d'être avec leurs morts, et notamment les jeunes acteurs de Wuturi communiquant avec les morts des années 50, c'est à dire leurs grands parents, un saut de deux ou trois générations. C'était très sensible dans cette représentation, j'espère que ça le restera dans le transfert de la Corée jusqu'à la Normandie !

C.C. : Croyez-vous que le monde du théâtre français d'aujourd'hui a la curiosité suffisante pour donner sa place à un tel spectacle ?

M.V. : Je l'espère. C'est ce que j'ai dit aux gens des principaux festivals, je leur ai dit : ne manquez pas l'occasion d'une telle expérience. Il me semble que là il y a quelque chose, non pas de l'ordre d'une leçon qu'on peut apprendre, parce qu'on ne peut imiter d'aucune façon ce que les Coréens ont fait, mais ce qu'on peut, c'est happer une façon que peut avoir le théâtre de raconter des histoires, d'élargir notre capacité de penser le théâtre et de percevoir par le canal du théâtre la réalité politique à laquelle l'intime est profondément lié, comme le sacré est profondément lié au trivial. C'est une des choses qui m'a le plus frappé dans cette représentation, rien n'échappe au sacré alors que tout est quotidien.

C.C. : C'est la première fois que vous allez lire votre texte projeté en surtitrage ? C'est une expérience assez rare, le dernier à qui ce soit arrivé avec un spectacle coréen, c'est Molière !

M.V. : *(Rires*) L'original sera en surtitrage, ça ne m'est jamais arrivé, en effet. (*Un temps*) Mais je voudrais revenir sur la chorégraphie. Dans la tradition française, il y a de plus en plus d'interventions chorégraphiques dans le travail théâtral. Mais la chorégraphie tend à être un supplément, quelque chose qu'on ajoute au jeu de l'acteur, à la façon de dire et de jouer. Alors qu'avec les Wuturi, on assiste à un spectacle de danse, et ce spectacle de danse est la façon dont la pièce tout entière, la pièce en tant que théâtre, advient. J'en reviens au paradoxe, à cela que je ne peux pas expliquer, mais c'est à la fois complètement dansé, et à la fois complètement dramatique.

C.C. : Vous dites souvent que vos pièces sont comme des peintures ou des morceaux de musique, on a maintenant la démonstration qu'elles sont aussi des chorégraphies...

M.V. : Alors, ça valait le voyage, et j'espère que ça vaudra le retour ! Parce qu'il y a toujours un risque dans le déplacement d'un spectacle comme celui-là hors de son contexte...

Propos recueillis pour Culture Coréenne par Hervé Péjaudier
4 décembre 2007

Festival de la cuisine royale coréenne

Par Jean-Luc Toula-Breysse
Journaliste

UNESCO

La cuisine de la cour royale de Corée fut mise à l'honneur au restaurant du siège de l'Unesco qui, du 6 au 16 novembre dernier, afficha complet dès le premier jour. Cet événement, une première en France, a séduit gourmands et gourmets. Devant le succès de cette initiative, un grand nombre de personnes n'ont malheureusement pas pu savourer les délicates préparations tant la demande de réservations fut grande. Ce rendez-vous gastronomique, il est vrai, fut une occasion, au pays de Rabelais, de s'initier au bon goût coréen, le « goût des mains » comme il est dit au Pays du Matin calme.

L'excellence fut le maître mot. Sous les baguettes du chef LEE Jae-ok, travaillant à l'Hôtel Grand Intercontinental de Séoul et spécialiste de la cuisine royale de Corée, - il a été formé au prestigieux Institut de la cuisine royale coréenne fondé par Madame Hwang Hye-sung (Trésor national)-, le charme discret du raffinement a conquis les amateurs de bonne chère. Héritier de la grande tradition, vouant un culte à la qualité et à la perfection, Lee Jae-ok a mis les petits plats dans les grands. Accompagné de son second Choi Do-hwan et d'une brigade de cuisiniers venus spécialement de Corée, il prépara une suite de délicatesses.

Lors du dîner inaugural, Monsieur Cho Il-hwan, ambassadeur de la République de Corée en France, et Monsieur Choe Junho, directeur du Centre Culturel Coréen à Paris, ont accueilli les convives -parmi lesquels plusieurs ambassadeurs étrangers et hautes personnalités*-, heureux de partager les bonheurs d'une noble table coréenne. Etait également présent, côté coréen, Monsieur Sung Nam-ki, directeur du ministère de la Culture et du Tourisme, qui porta un toast à l'amitié franco-coréenne et aux dialogues internationaux entre les cultures.

Les cuisiniers, eux, ont excellé dans une pratique complexe d'accords. Les plats les plus représentatifs et les plus subtils de la cuisine royale ont été servis pour la plus grande joie des invités. Découvrir un art culinaire dont les origines remontent à des temps immémoriaux fut une expérience unique pour la plupart. Car les menus royaux de la dynastie Joseon (1392-1910) enchantent les palais les plus exigeants. Simple et légère, la cuisine royale, préparée à la cour par des *sanggung*, des chefs femmes, se caractérise par sa douceur. Moins salée et moins épicée que la cuisine populaire et familiale, elle décline une kyrielle de compositions recherchées. L'extraordinaire éventail de plats en témoigne. Les spécialités régionales figurent en bonne place à la table royale. Pousses, racines, baies, champignons, herbes sauvages des montagnes et légumineuses constituent le cœur de cette vertueuse cuisine. Crus ou cuits, viandes et produits de la mer agrémentent ce festin.

En Corée, la culture culinaire a pour valeur cardinale l'harmonie. Harmonie entre les plats principaux et les mets qui les accompagnent. Harmonie entre les produits choisis et les assaisonnements. Généreuse et variée, cette cuisine originale et puissante abonde de saveurs spécifiques. Le riz et la soupe tiennent une place prépondérante. L'utilisation du piment, notamment dans la préparation du *kimchi*, mets traditionnel à base de chou fermenté et saumuré dans une préparation salée et épicée, accompagne chaque repas. Selon un ancestral adage du « royaume ermite » : « Un homme peut vivre sans femme, il ne peut pas vivre sans ses *kimchi*. »
Immanente à l'art culinaire coréen, l'entente des goûts et des couleurs révèle une philosophie de vie, une sagesse empruntée au bouddhisme, au confucianisme, au taoïsme et même au chamanisme. Printemps, été, automne, hiver… l'importance des saisons prime dans l'élaboration des repas. Le talent des maîtres des fourneaux consiste également à marier dans un bon équilibre le yin et le yang, deux énergies contraires et complémentaires selon le divin Tao. Ici, le souci des vertus thérapeutiques des aliments ne s'oppose pas à l'expérience gastronomique. Les plats invitent à un étonnant voyage des sens…

Eu égard au très gros succès de ce premier Festival de la cuisine royale coréenne, beaucoup de Parisiens attendent déjà que les « toqués » coréens remettent le couvert ! ■

*M. Jack Lang, ancien ministre de la Culture et actuel député, fut l'une des personnalités venues goûter la cuisine royale durant le festival, en compagnie de M. Cho Il-hwan, ambassadeur de Corée en France (respectivement 3e et 5e à partir de la droite sur la photo du milieu, ci-dessus).

Pansori : Ahn Sook-sun en France

Par Han Yumi et Hervé Péjaudier
Co-traducteurs

Photo : LEE Joung-gen

*On se souvient que le pansori a été désigné Chef-d'oeuvre du patrimoine oral et immatériel de l'humanité par l'UNESCO en 2003. Cette reconnaissance a été saluée par tous les amoureux de ce genre fragile, reposant sur la tradition orale, ostracisé tout au long du XX*e *siècle comme trop coréen pour l'occupant japonais, comme trop archaïque pour une Corée accédant au rang de puissance moderne, et comme trop coréen et archaïque pour une reconnaissance sur les scènes internationales. On est pourtant en droit de se demander si cette inscription patrimoniale n'assimile pas le pansori à une espèce menacée vouée au musée ou au folklore. Et pourtant, il tourne ! La venue en France de Madame Ahn Sook-sun avec une version intégrale surtitrée de Heungboga, donnée le 8 novembre 2007 à Caen et le 10 novembre à Paris, nous a, une fois de plus, permis de mesurer la vitalité de ce genre tant à l'intérieur de la Corée que du point de vue de sa réception à l'étranger.*

Préambule à Séoul (18 août 2007)

Nous devons retrouver Ahn Sook-sun après le concert qu'elle donne cette après-midi là au théâtre Jeongdong. Nous sommes loin du public compassé ou touristique que nous pouvions attendre dans ce lieu : le hall est envahi de hordes d'enfants déchaînés arborant masques et déguisements ! Il s'agit d'un concert pédagogique, inscrit dans le cadre d'un cursus d'initiation aux arts traditionnels en lien avec les écoles. Pendant une heure, Ahn Sook-sun va leur présenter ce qu'est le pansori, dans un cadre à la fois ludique et soigné, avec projections, effets scéniques, et surtout des exemples musicaux dont on imagine la qualité.

Nous retrouvons la chanteuse entourée par une équipe de la KBS qui ne la lâche pas d'une semelle : ils préparent une émission consacrée à ses cinquante ans de scène (elle a commencé très jeune...), destinée à passer en prime time sur une chaîne nationale. Elle vient d'ailleurs d'être nommée ambassadrice culturelle pour accompagner le Président dans son voyage historique en Corée du Nord. Qui a dit que le pansori ne représentait plus rien aujourd'hui ? D'autant que si elle est une star, elle reste d'une discrétion absolue sur elle-même et ne se concentre que sur la diffusion de son art.

Enfin nous abordons le sujet qui nous amène, à savoir la version de Heungbo qu'elle souhaite donner en France, et que nous aurons à surtitrer. S'il ne reste plus que cinq pansori connus, il y a autant de versions que de chanteurs, et le même chanteur peut en « posséder » plusieurs , selon les maîtres qu'il a eus. La transmission orale est ainsi toujours vivante. Mais on voit depuis peu la tradition savante se pencher sur ces œuvres, pour établir, à partir d'enregistrements et avec le concours des chanteurs, des partitions notant le texte et les rythmes. Simples pense-bête pour les chanteurs, ce sont des outils essentiels pour les surtitreurs, et nous repartons avec le texte de la version finalement choisie. Très sensible à l'importance du surtitrage dans le cadre d'une version intégrale à l'étranger, Ahn Sook-sun nous confie également un enregistrement audio qui permettra d'établir le découpage des « cartons » qui seront projetés.

Caen (8 novembre 2007)

Ne nous cachons pas les réalités, il est tout de même très difficile de faire tourner un pansori en France hors programmation prévue de longue date. Ahn Sook-sun invitée par le Musée du Quai Branly, il était dommage de ne pas lui trouver une autre date, et cela faillit être mission impossible. Mais les miracles existent, et les gens passionnés aussi, en l'occurrence Jean-Claude Lemenuel, ethnomusicologue, président de l'association caennaise Archipels, et amoureux fou du pansori qui, une fois contacté par le Centre Culturel Coréen, a tout fait pour que ce concert ait lieu et rencontre un vrai succès. Les conditions en étaient réunies, avec un public venu en confiance, habitué aux programmations exigeantes de l'association, avec des conférences préparatoires, des articles et des projections de films présentant la culture coréenne et le pansori, avec le choix du musée des Beaux-Arts dans l'enceinte prestigieuse du château des Ducs de Normandie, dont l'auditorium est doté d'une acoustique excellente et d'un fond de scène en bois rouge sombre sur lequel fut élégamment projeté le surtitrage. L'accueil fut excellent, et une *standing ovation* émouvante salua la performance d'Ahn Sook-sun qui gratifia, chose rare, le public de deux bis dont un *jindo arirang* repris en choeur. La preuve était faite qu'un public hors festival parisien et hors coréanophilie pouvait suivre sans aucune peine un pansori intégral.

Paris (10 novembre 2007)

Dans l'amphithéâtre Claude Lévi-Strauss du Musée du Quai Branly, ce samedi après-midi, l'ambiance était très parisienne et même si la série dans laquelle s'inscrivait le concert, « les salons de musique », est censément réservée au public du musée sur présentation du billet, c'était le bruissement des grands soirs que l'on percevait, tous les amis officiels et officieux de la culture coréenne se retrouvaient là dans une ambiance chaleureuse et attentive. Le travail de pionnier du Festival de l'Imaginaire puis du Festival d'Automne (intégrale surtitrée en 2002) semble porter ses fruits : la salle était bondée, jamais on n'avait vu autant de monde assister à un pansori. Comme à Caen, Ahn Sook-sun a donné toute la mesure de son talent, compensant les effets de l'âge par une musicalité et une expressivité exceptionnelles, burlesque ou bouleversante, contemplative dans le voyage de l'hirondelle, épuisée à scier la courge, comique en moine, odieuse en Nolbo, effondrée de misère, ressuscitée dans le triomphe final, et toujours connivente avec un public qui suivait sans faille, soutenu même par un soupçon encourageant de *chuimsae* surgi de ci de là, et qu'elle ne manqua pas de saluer ! L'ovation finale fut à la mesure du plaisir partagé. Pour un genre réputé imprésentable pour le public français, reconnaissons que les choses avaient été faites en sorte que ça réussisse. Et même s'il reste encore beaucoup de travail à effectuer, petit à petit, l'hirondelle fait son nid... L'histoire du pansori se poursuit en Corée. Elle ne fait que commencer en France. ■

L'Agora du Cinéma Coréen à Rouen

Par Kyu-young Beaumont, professeur invité à l'Université de Rouen
et les membres du Comité d'organisation de l'Agora

Pour la troisième année consécutive, la ville de Rouen a vécu pendant une semaine au rythme de la Corée, et ce grâce à l'Agora du Cinéma Coréen et à la manifestation culturelle mise en place en parallèle. Pour comprendre comment cet événement s'est implanté dans le cœur et l'esprit des habitants de la région normande, il est nécessaire de revenir aux origines de sa création.

L'Agora du Cinéma Coréen, c'est avant tout une histoire de rencontres : rencontre entre une enseignante énergique et désireuse de promouvoir la culture et la langue coréennes auprès du public étudiant de l'Université de Rouen et des étudiants éprouvant un intérêt pour l'Asie, et plus particulièrement pour la Corée, rencontre également de passions communes et complémentaires, à savoir le cinéma et la culture coréenne. Ainsi, de ces rencontres, un groupe uni est-il né, plus connu à l'Université sous le nom des « Dong-A-Ri »*, avec à leur tête le docteur Kyu-young Beaumont, instigatrice de la création de ce groupe au sein du Centre d'Etudes de la Société et de la Civilisation Coréennes (CESCC).

Décidant de faire partager leur passion à toutes les personnes curieuses de découvrir d'autres modes de vie et de pensée, les étudiants coréanisants de l'Université de Rouen organisèrent au départ en 2004 plusieurs séminaires cinématographiques sur le campus, persuadés que ce médium était le plus à même d'attirer un large public et de favoriser les échanges. Nous parlions plus haut de rencontres, et celles faites lors de ces séances ont été tellement enrichissantes (que ce soit par la pertinence des discussions menées ou par les nombreuses suggestions émises par le public), qu'il n'est pas exagéré de dire que la forme et le contenu de l'Agora du Cinéma Coréen ont surgi à cette période, nourris de l'apport des idées et des attentes de chacun. Reconnaissants et fidèles à la promesse faite au public, les étudiants coréanisants décidèrent de nommer cette manifestation « Agora », en référence au nom de la place où se rassemblaient et discutaient librement les gens à l'époque de la Grèce antique, le cinéma coréen devenant le centre d'un espace où chacun peut exprimer son point de vue et où tous sont invités à prendre part au voyage proposé par les réalisateurs coréens.

La première édition de l'Agora eut donc lieu en 2005 et les « Dong-A-Ri », s'inspirant de la percée du cinéma coréen dans les différents festivals du monde et les salles françaises, décidèrent de présenter, au cinéma Gaumont de Rouen, un panorama de films et réalisateurs qui, à leur sens, ont participé à cette émergence. C'est ainsi que 20 films furent projetés (tous distribués en France), représentant plusieurs genres cinématographiques et témoignant de l'originalité et la richesse du cinéma coréen. Ainsi, l'Agora a-t-elle permis au public de découvrir -ou redécouvrir- des films de réalisateurs internationalement reconnus et primés dans différents festivals internationaux, tels que *Locataires* de KIM Ki-duk (primé à Venise en 2004), *Ivre de femmes et de peinture* de IM Kwon-taek (Prix de la mise en scène au Festival de Cannes en 2002), *Oasis* de LEE Chang-dong (primé à Venise en 2002), *Memories of murder* de BONG Joon-ho (nombreux prix remportés au Festival de San Sebastian et au Festival du Film Policier de Cognac,

Affichage au centre ville de Rouen annonçant l'Agora du Cinéma Coréen.

Soirée inaugurale de l'Agora au cinéma Gaumont, le 13 novembre 2007. De gauche à droite : Kim Dae-jung, directeur de la maison d'édition SaeManhwa, Choe Yun, écrivain, Choe Junho, directeur du Centre Culturel Coréen, et le professeur Kyu-young Beaumont.

La salle du Gaumont lors de la soirée de clôture de l'Agora du Cinéma Coréen, le 20 novembre 2007.

entre autres), ou encore *Old boy* de PARK Chan-wook (Grand Prix du jury au Festival de Cannes en 2004). En outre, la volonté de mettre en avant l'animation coréenne fut clairement affichée, grâce notamment au soutien de la KOCCA (Korea Culture and Content Agency), avec la projection de *Pororo*, *Odd family*, *Hammerboy*, *Wonderful days* (Grand Prix Anim'Arts au Festival du Film Fantastique de Gérardmer en 2004) et *Oseam* (Grand Prix du Festival d'Annecy en 2004). Notons aussi qu'une démonstration de *costume play* des « Dong-A-Ri » -portant plusieurs tenues issues des univers des bandes dessinées coréennes- contribua, lors de cette édition 2005, à créer une ambiance des plus conviviales. Enfin, il convient de souligner que cette première édition a vu le jour grâce au soutien franc et immédiat du Centre Culturel Coréen et de l'ONTC (Office National du Tourisme Coréen), fervents partisans de la promotion de la culture coréenne en France.

Après le succès remporté par cette première édition de l'Agora, une deuxième édition vit le jour en 2006, non sans que les « Dong-A-Ri » aient mûrement réfléchi aux objectifs que devait se fixer l'Agora, si jamais cette manifestation était amenée à se pérenniser. Une volonté commune s'est imposée immédiatement : l'Agora, lieu de rencontres, d'échanges et de découvertes, devait toujours innover, proposer un contenu nouveau et ne pas oublier en même temps sa mission première, à savoir faire mieux connaître la société et la civilisation coréennes. S'inscrivant dans cette démarche de découverte culturelle, une manifestation organisée parallèlement à l'Agora (« Espace Culture Agora »), permettant d'appréhender la civilisation coréenne avec un regard autre que celui proposé par le médium cinématographique, a été mise en place. En cette édition 2006, une exposition d'œuvres d'art de huit artistes coréens de renom, intitulée « COREEgraphie », fut ainsi organisée dans le cadre de la commémoration du 120e anniversaire des relations diplomatiques entre la France et la Corée, en présence de cinq d'entre eux : BANG Hai Ja, CHONG Chae-kyoo, SHIN Sung-ok, KANG Young-suk et KANG Hyun-wook. Quant à l'évolution de la manifestation cinématographique en elle-même, de nombreuses réflexions sur la nécessité d'éduquer le public scolaire à l'image ainsi qu'à la diversité culturelle ont été menées. Consécutivement, les « Dong-A-Ri » ont mis en place une « Sortie culturelle au Cinéma Coréen », initiative pédagogique visant à inviter des classes d'établissements scolaires du département à des séances qui leur étaient réservées et leur fournir en parallèle des documents pédagogiques nécessaires à la compréhension des problématiques historique, éthique et morale qui sont posées par l'intermédiaire du vecteur cinématographique. En outre, suite au décès du cinéaste SHIN Sang-ok, un hommage lui a été rendu avec la projection de trois de ses plus grands films (prêtés pour l'occasion par le Centre Culturel Coréen), sans oublier une soirée consacrée à PARK Chan-wook, qui permit de faire un parallèle entre les deux œuvres et d'appréhender ainsi l'évolution du cinéma coréen contemporain.

La troisième édition de l'Agora (novembre 2007), forte de son succès grandissant et de l'intérêt porté par les collectivités territoriales, a trouvé en la personne du Centre Culturel Coréen un partenaire à la hauteur de son ambition et de ses objectifs. Grâce au soutien réuni des partenaires français et coréens, l'Agora a pu cette année maintenir les différentes opérations de sensibilisation et de découverte auprès du public, qu'il s'agisse de la « Sortie culturelle au Cinéma Coréen » ou de l' « Espace Culture Agora ». Considérant le patrimoine culturel d'une civilisationcomme un vaste réseau de vases communicants, qui se nourrissent les uns les autres et sont tous les témoins et les garants de l'identité et de la diversité culturelles, les « Dong-A-Ri» ont décidé cette fois de mettre en avant la thématique « Insoumission et résistance » dans la société coréenne. En plus du médium cinématographique et de la mise en place d'une exposition de bande dessinée coréenne (*manhwa*), ont été organisées d'intéressantes discussions enrichies de surcroît par les venues exceptionnelles de l'écrivain CHOE Yun (dont le roman « Là-bas, sans bruit, tombe un pétale » a inspiré le film « A Petal » de JANG Sun-woo présenté en ouverture) et du directeur de la maison d'édition SaeManhwa KIM Dae-jung. Cette année encore, l'Agora a innové en proposant à Rouen plusieurs films inédits, permettant de découvrir d'autres facettes du cinéma coréen que celles révélées par les différents festivals ou les films distribués en France. Parmi les nouveautés, plusieurs courts métrages d'animation ont également été projetés grâce au soutien du Seoul Animation Center.

L'Agora est ainsi devenue un événement incontournable de la vie culturelle rouennaise, comme en témoignent d'ailleurs les sollicitations des institutions partenaires, des médias et du public. Une quatrième édition, très attendue, est donc d'ores et déjà à l'étude. Il faut souligner que les impacts de l'Agora en Normandie sont multiples : ainsi, le Comité d'organisation du Festival de Deauville a pris contact avec celui de l'Agora afin de mettre en œuvre des activités culturelles parallèles au festival et d'autres organisateurs de manifestations se déroulant dans la région consultent également désormais les « Dong-A-Ri » et le docteur Kyu-young Beaumont : festival de cinéma « A l'Est, du nouveau », Scène Nationale d'Evreux-Louviers, etc.

La volonté de présenter au public français le cinéma coréen dans toute sa diversité et sa richesse oriente l'Agora vers l'élargissement et le renforcement de ses partenariats avec divers organismes (KOFIC / Korean Film Council ; KOFA / Korean Film Archives ; KOCCA / Korea Culture and Content Agency), le but étant de permettre aux spectateurs de découvrir encore, dans les années à venir, des films de qualité qui ne soient pas sélectionnés selon une logique mercantile.

Le cinéma est un formidable vecteur d'ouverture sur le monde favorisant une meilleure compréhension mutuelle, et c'est en s'appuyant sur cette idée que l'Agora continuera à proposer au public, au travers de ces échanges, de s'intéresser à l'autre et à sa culture. ■

* « Dong-A-Ri »(동아리), qui signifie littéralement en coréen « groupe » ou « bande », est un terme générique communément utilisé pour désigner un groupe d' appartenance. Ce groupe peut réunir des personnes originaires de la même région, ou bien ayant fréquenté le même établissement d'enseignement (école primaire, collège, lycée, université), ou bien encore partageant une même passion… Par rapport à un club ou une association, « Dong-A-Ri » a une implication socioculturelle beaucoup plus profonde et répandue dans la société coréenne car presque tous les Coréens font partie d'un ou plusieurs « Dong-A-Ri ». Quand on parle des « Dong-A-Ri » à Rouen, on se réfère aux « étudiants coréanisants de l'Université de Rouen », qui se sont inscrits , à un moment donné, au cours de coréen et qui resteront reliés à vie les uns aux autres par un lien commun : la Corée.

Si la Corée m'était contée...

Rencontre avec Hélène Charbonnier, directrice des éditions Chan-ok

En octobre 2006, les éditions Chan-ok et leur directrice-fondatrice Hélène Charbonnier inauguraient leur activité de « passeur de sens et d'imaginaire entre la création artistique sud-coréenne et la jeunesse francophone ».

Hélène Charbonnier sur le stand des éditions Chan-ok au Salon du livre de Montreuil (27 novembre - 3 décembre 2008).

Avec une croissance de leurs ventes au détail presque toujours plus forte que la moyenne du secteur livre pris dans sa globalité, les ouvrages pour la jeunesse constituent une des branches les plus dynamiques de l'édition française. D'année en année, la production y est en augmentation constante. Mais comme pour le reste de l'édition, il s'agit d'un marché de plus en plus concentré : une dizaine de « grands éditeurs » y détiennent 65% des ventes en exemplaires (dont un quart pour les deux premiers, Hachette et Gallimard), plus d'une centaine de ce qu'il est convenu d'appeler les « petits éditeurs » se partageant le reste. La naissance d'une nouvelle maison d'édition pour la jeunesse est donc toujours une belle et courageuse aventure dont il faut se réjouir – surtout lorsque, comme dans le cas des éditions Chan-ok, elle se donne pour objectif de mieux faire connaître aux jeunes Français les richesses du patrimoine culturel coréen. Culture Coréenne a rencontré Hélène Charbonnier, initiatrice et directrice de cette entreprise originale.

Culture Coréenne : Qu'est-ce qui vous a amenée à vous intéresser particulièrement à la Corée?

Hélène Charbonnier : D'abord le fait que j'y suis née il y a 30 ans. J'ai été adoptée en France à l'âge d'un an et en grandissant, j'ai eu comme beaucoup d'adoptés des questionnements à propos de mes origines. C'est à partir de ce moment-là que j'ai commencé à m'intéresser à ce qui se passait en Corée à travers les arts : cinéma et romans coréens, expositions d'artistes contemporains coréens… A ce jour, je ne me suis pas encore rendue dans le pays, mais je suis en contact avec des Coréens du fait de mes activités professionnelles, ce qui contribue à me rapprocher de façon beaucoup plus concrète de la Corée et de sa culture.

C.C. : Quelle est l'origine du nom de votre maison d'édition, Chan-ok ?

H.C. : Il s'agit de mon propre prénom coréen, qui veut dire « Perle du ciel ».

C.C. : Quelles sont les spécificités de l'édition coréenne pour la jeunesse qui vous ont amenée à la traduire pour le public français?

H.C. : Tandis que je me préparais par mes études au métier du livre, j'ai continué à m'intéresser à tout ce qui se faisait en Corée. L'édition coréenne, on peut la découvrir notamment dans les salons internationaux, par exemple à Francfort ou à Bologne où exposent des éditeurs de ce pays. Depuis cinq ou six ans environ, j'ai senti qu'il y avait une véritable évolution de l'édition coréenne, un véritable accès à la maturité, notamment en ce qui concerne les jeunes générations d'illustrateurs. Il y a cinq ans, j'ai constaté qu'il y avait dans le secteur jeunesse quelque chose de vraiment passionnant au niveau de l'illustration. Les caractéristiques générales qui m'ont intéressée étaient toute la recherche qui se faisait dans le domaine de la couleur, le soin du détail, la précision du trait, la maîtrise technique, la présence de la nature dans l'illustration, la fraîcheur des oeuvres.

Il y a par ailleurs une chose vraiment importante quand on monte un projet éditorial en France, en particulier dans le secteur jeunesse, c'est qu'il soit porteur d'une sorte d'universalité à travers textes et images. Or il y a toute une génération de nouveaux illustrateurs coréens qui savent transmettre quelque chose d'universel avec un trait à la fois original et accessible pour des Occidentaux. C'est pourquoi j'ai pensé qu'il était important de montrer leurs travaux au public francophone.

C.C. : Comment sélectionnez-vous les ouvrages que vous traduisez et adaptez ?

H. C. : Il existe deux possibilités. La première consiste à aller dans les manifestations internationales pour rencontrer des éditeurs coréens qui me proposent des livres déjà édités dans leur pays, car je me fie à leur propre vision professionnelle. D'autre part me parviennent directement des propositions, des projets éditoriaux, des textes en provenance de Corée.

C.C. : Quelle est selon vous l'image que les Français ont de la Corée et quel pourrait être votre apport pour une meilleure connaissance de ce pays ?

H. C. : C'est une connaissance qui demeure pour le moment un peu trop floue je crois. A titre d'exemple, même la couverture de l'album où l'on voit une petite fille en hanbok, le costume traditionnel des Coréennes, est perçue par certains Français comme d'inspiration chinoise! Tout ce qui concerne cette culture est encore trop méconnu. L'objectif des éditions Chan-ok est de contribuer à la faire mieux appréhender par le public français en utilisant comme support le livre pour enfants. C'est donc un chantier, une initiative dont le succès n'est pas garanti d'avance et qui nécessite conviction, efforts et persévérance. Mais d'un point de vue économique, l'originalité de cette entreprise n'est pas du tout un obstacle, au contraire, car ces ouvrages suscitent la curiosité et les ventes s'en portent très bien. L'interprofession, les bibliothécaires, les libraires s'y intéressent et la soutiennent, ce qui montre qu'il existe dorénavant en France un réel courant d'intérêt pour la Corée. Il y a donc de bonnes raisons de penser que cette démarche vient à son heure car les Français sont de plus en plus réactifs à l'arrivée de la culture coréenne en France, à travers le cinéma et la littérature notamment. D'autres maisons d'édition publient ponctuellement des traductions d'ouvrages coréens pour la jeunesse, en écho à l'intérêt grandissant du public français pour tout ce qui vient de là-bas. Il y a beaucoup de travail à faire, il n'y a rien d'acquis, mais la curiosité du public est indéniablement là.

C.C. : Le fait que le public français ait, en l'état actuel des choses, des lumières un peu trop vagues sur la culture coréenne, ainsi que vous le disiez précédemment, complique-t-il votre tâche, tant il est vrai que le lecteur contemporain a souvent tendance à aller vers le connu ?

H.C. : Il y a deux types d'albums dans mes collections * : des fictions et des contes traditionnels coréens. Pour ces derniers, il est nécessaire que je fournisse commentaires et explications, que ce soit à la force de vente du Seuil, mon diffuseur, aux libraires ou aux bibliothécaires.

Le titre *Dangun, Père fondateur de la Corée* par exemple, nécessite un véritable travail de présentation - on pourrait dire de pédagogie- même si les images parlent d'elles-mêmes. Dans l'autre collection, c'est un peu la même chose. Ainsi, en ce qui concerne *Le Seolbim, l'habit du Nouvel an des filles*, il faut donner des explications par rapport à ce qui se passe en Corée au premier jour de l'année du calendrier lunaire, parler des valeurs symboliques qui sous-tendent le port de ce vêtement, expliquer ce que signifie pour les Coréens le fait de l'endosser. Il faut donc en tant qu'éditeur expliciter à travers l'ouvrage lui-même, puis expliquer dans les manifestations extérieures auprès du public.

C.C. : Cette nécessité d'expliquer, de présenter la culture coréenne pour introduire les ouvrages que vous éditez pourrait-elle vous inciter à créer une série documentaire ?

H.C. : Effectivement, une autre collection est prévue en 2009 sur certains aspects de la culture coréenne. Je continuerai à faire appel à des illustrateurs coréens, mais le point de vue sera documentaire. C'est ainsi qu'un titre sera dédié aux instruments de musique coréens, un autre aux arts décoratifs. Pour ce dernier, un illustrateur a dessiné un ensemble de pièces de mobilier traditionnel coréen et le thème du livre sera la présence de la nature –plantes, animaux- dans cet art décoratif. Un autre projet présentera les éléments de l'architecture traditionnelle (habitat, temples bouddhiques…). Il faut des albums de fiction pour stimuler l'imaginaire de l'enfant, mais il est par ailleurs nécessaire de bien cadrer les choses par des ouvrages documentaires afin d'assurer un jeu de correspondance qui permettra aux jeunes Français de mieux aborder la spécificité coréenne.

Propos recueillis pour Culture Coréenne
par Jacques Batilliot

* Le catalogue des éditions Chan-ok (que l'on peut consulter sur le site www.chan-ok.fr) comporte à ce jour sept titres répartis dans deux collections, « Perles du ciel » et« Longue vie » : *Yuni* et *Amélie* ; *Dangun, Père fondateur de la Corée ; Jeombak, mon petit frère ; Le Paradis d'Oneuli ; Yoon, comme un garçon ; Princesse Bari ; Le Seolbim, l'habit du Nouvel an des filles.*

Petit entretien avec Hwang Sok-Yong

à l'occasion de la remise des prix du concours « A la découverte des grandes œuvres de la littérature coréenne »

Par Alexandre Vincent
1er prix du concours

A fin de mieux faire connaître en France les grandes œuvres de la littérature coréenne, l'Institut Coréen de la Traduction Littéraire et le Centre Culturel Coréen, ont dernièrement pris l'initiative d'organiser ce concours s'adressant aux lecteurs francophones. L'œuvre choisie comme support de l'épreuve fut le célèbre roman de Hwang Sok-Yong, Le Vieux Jardin, paru en 2005 aux éditions Zulma. Et les candidats furent invités à rédiger, un texte personnel -compte rendu, note de lecture, commentaire- faisant part de leurs impressions et réflexions suscitées par la lecture de l'ouvrage.

Une trentaine de personnes ont ainsi répondu à l'appel de ce concours doté de plusieurs prix intéressants, parmi lesquels un ordinateur portable et un voyage à Séoul réservés au lauréat ayant remporté le 1er prix. Selon les membres du jury, composé d'éminentes personnalités du monde littéraire, la plupart des textes reçus furent intéressants, chaque candidat mettant en lumière, à sa manière, différentes facettes du très riche roman.

La cérémonie de remise des prix a eu lieu le 28 novembre 2007 au Centre Culturel Coréen, en présence des lauréats et de leurs proches, des membres du jury et du nouveau directeur du Centre M. Choe Junho. Après avoir reçu son prix des mains de M. Choe, chaque lauréat a eu droit à un bref commentaire du jury sur le travail qu'il avait réalisé. Tous les participants à la cérémonie se sont ensuite retrouvés pour un cocktail très convivial.

De l'avis général, le 1er prix a été remporté haut la main par un candidat particulièrement brillant, M. Alexandre Vincent, jeune économiste féru de littérature qui avait découvert, par hasard, l'annonce du concours dans « Le magazine littéraire ». Il n'avait jamais visité la Corée auparavant et ne connaissait quasiment rien de ses auteurs, ce qui ne l'a pas empêché de rendre un travail magistral dont la richesse et la profondeur d'analyse ont impressionné le jury. Eu égard à cela, il nous a paru intéressant de donner, pour « Culture Coréenne », un prolongement à ce concours, sous la forme d'un petit dialogue, plutôt original, entre l'écrivain et le lauréat.*

Notons enfin qu'Alexandre Vincent s'apprête, à l'heure où nous écrivons ces lignes, à partir pour Séoul où il retrouvera quelques autres vainqueurs du concours, simultanément organisé dans une dizaine de pays du monde par l'Institut précité, à chaque fois en partenariat avec le Centre culturel coréen local. ■

G.A.

* La copie de M. Vincent est consultable sur le site du Centre Culturel Coréen www.coree-culture.org

Alexandre VINCENT : Une part importante de votre roman Le Vieux Jardin se déroule en prison, et le lecteur ne peut s'empêcher de penser qu'il y a là une dimension autobiographique. Dans quelle mesure vous êtes-vous inspiré de votre propre expérience pour cette description du quotidien carcéral ? Par ailleurs, le livre est paru je crois relativement peu de temps après votre libération : aviez-vous commencé à le concevoir en prison ?

HWANG Sok-Yong : Alors que j'étais en exil dans cette ville, j'ai assisté à la chute du mur de Berlin et cela m'a donné envie d'écrire sur l'évolution du monde. La fin de la guerre froide allait directement influer sur la situation de la péninsule coréenne. En 1993, je suis revenu en République de Corée où j'ai été immédiatement jeté en prison ; c'est au cours d'une promenade que l'idée du titre, Le Vieux Jardin, m'est venue. Pour un prisonnier politique, la promenade consistait à faire quelques pas, enfermé individuellement dans une cage dont la forme évoquait celle d'une pizza découpée. En levant la tête, on pouvait apercevoir un bout de ciel. C'est en regardant passer les avions qui y formaient de minuscules taches que j'ai soudain pensé au paradis dont parlent les légendes. Libéré en mars 1998, je me suis remis à l'écriture, mais je souffrais de diverses séquelles de mon incarcération comme l'insomnie ou la paranoïa. Au bout de quelques mois, je suis arrivé à la conclusion que je devais d'abord sonder les blessures de mon époque, qui étaient aussi les miennes. On était en hiver et j'ai commencé à écrire Le Vieux Jardin. Ma propre vie y est aussi présente que celles de mes amis.

A.V. : Le Vieux Jardin est aussi la chronique d'un engagement politique intensément vécu par les personnages, mais qui par bien des aspects semble voué à l'échec. Pour autant, votre roman aboutit à une méditation sur ce que vous appelez « le début de la fin de l'histoire de la division » entre les deux Corées. A ce titre, c'est donc un livre qui porte en lui beaucoup d'espoir. Selon vous, quel rôle les écrivains sont-ils appelés à jouer aujourd'hui dans ce processus de réunification long et incertain ?

Alexandre VINCENT

H.S.Y. : Le Vieux Jardin porte sur le temps et la mémoire. Il en va de l'histoire comme de l'amour, c'est-à-dire que les choses s'y passent de façon décalée, car la vie humaine suit un chemin qui n'a jamais été emprunté auparavant, où il est impossible de revenir en arrière ou de sauter des étapes. Ce qui nous échappe ou qui nous fait défaut dans l'immédiat, on le retrouve longtemps après sous une forme inattendue et on accède enfin à la compréhension des choses. Mais il n'est alors plus impossible de réunir ces deux moments distincts. Tous ceux qui ont vécu la fin du siècle dernier ont eu en partage regrets et remords. C'est en vivant à l'étranger que je me suis rendu compte que nous n'avions pas été les seuls à subir ce que nous avions enduré dans

notre passé et que beaucoup d'autres avaient surmonté leurs propres difficultés. L'existence m'a appris qu'un écrivain doit pleinement vivre les situations limites, les tabous et les souffrances imposés à ses contemporains et aller au-delà en les prenant pour bases d'un combat quotidien.

A.V. : Les deux protagonistes principaux du Vieux Jardin, O Hyônu et Han Yunhi, ont des vocations artistiques qui se complètent, la poésie pour l'un et la peinture pour l'autre, de sorte que la création est très présente dans ce roman. J'aimerais que vous nous parliez de votre rapport à ces différentes formes d'art. La peinture est-elle pour vous une source d'inspiration ? Il y a un très beau passage sur le dessin pris sur le vif, comme école d'humilité pour le regard : est-ce une leçon que vous faites vôtre ? Par ailleurs certains passages s'ancrent dans la poésie : est-ce un genre que vous pratiquez régulièrement ?

H.S.Y. : L'art et celui qui s'y est voué, du fait des valeurs humaines qu'ils défendent, sont les premiers à être asphyxiés par un environnement tel que celui qu'instaure une dictature militaire. Pour

HWANG Sok-Yong

survivre, l'artiste doit chercher son propre mode d'expression. Un peintre ou un poète me paraissaient plus aptes que n'importe quel autre créateur à représenter les êtres magnifiques qu'écrasent les roues inexorables de l'histoire. Dans ce roman, nombreux sont les souvenirs et les détails qui constituent autant de dispositifs pour décrire deux instants décalés impuissants à se fondre l'un dans l'autre. Dans le récit, l'homme et la femme ne se retrouvent que grâce aux écrits qu'ils ont laissés. Et c'est le lecteur qui amène à ces retrouvailles à travers l'acte de lire, au présent, c'est-à-dire lorsque tout est terminé… N'en est-il pas ainsi pour tous les actes humains ?

A.V. : La religion est une thématique qui affleure souvent dans Le Vieux Jardin. Ainsi, le personnage de Yi est empreint de l'idéal bouddhiste, mais il y a aussi des références aux Eglises protestantes et une allusion à l'eucharistie, qui illustre le partage de la nourriture comme geste essentiel à l'humanité. A titre personnel, vous reconnaissez-vous dans une foi particulière ?

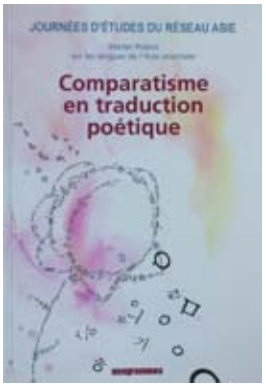
H.S.Y. : Il s'agit là d'un simple dispositif romanesque. Je n'ai pas de religion. Je dirais, pour plaisanter, que si on m'obligeait à en choisir une en me mettant un couteau sous la gorge, j'opterais probablement pour le bouddhisme, qui respecte mieux que toute autre croyance la liberté individuelle. Mais plutôt que de vénérer une doctrine particulière, je préfère croire en la nécessité d'une coexistence harmonieuse, qu'il s'agisse de religion ou d'idéologie.

Palmarès du concours « A la découverte des grandes œuvres de la littérature coréenne »

1er prix : M. Alexandre VINCENT
2e prix : M. François DINGREMONT
3e prix : M. Régis POULET
Prix d'encouragement : M. Ludovic LE CLECH, Mlle Sandrine GAUTIER, M. Régis COURTIN et Mlle Anne-Elisabeth BERTHEAU

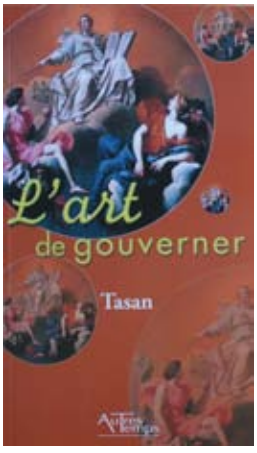
Livres

…. Entrer dans « Alerte à la neige », c'est entrer dans un univers de désespoir heureux et fascinant dans lequel Cioran se serait volontiers retrouvé, dans une sorte de fatalisme de la matière auquel l'homme tente d'échapper à tout instant mais vers lequel il tend inexorablement…
Auteur de nombreux ouvrages, Choi Seung-Ho a reçu plusieurs prix littéraires coréens (« prix Kim Su-Yeong », « Ecrivains d'aujourd'hui »). Son œuvre poétique est orientée vers les paysages urbains et les images de gâchis, de déchets qui symbolisent pour lui une corruption en place régnant en maître…
-Ed. Autres Temps-.



Au sein du Réseau Asie, des traducteurs de chinois, coréen, japonais et vietnamien constituent un nouveau groupe de recherche sur la traduction poétique. Leurs travaux en congrès sont mis en ligne sur le site du Réseau (www.reseau-asie.com). Les actes de leurs journées d'études sont publiés, d'où le présent recueil qui comporte un exercice de comparatisme et un débat sur les méthodes éditoriales. A partir des questions linguistiques et culturelles se dégage une réflexion sur les moyens de rendre l'original accessible à un large public sans perdre l'élément poétique…-Ed. Anagrammes-.

L'anthologie « La petite balle lancée par un nain »(présentée en France sous le titre « Le nain » en 1995), proposait un regard sur une constellation de personnages pris dans le tourbillon de l'urbanisation et de l'industrialisation forcenées des années de la dictature Pak Chônghûi. Le noyau en était la famille du nain, petit par la taille et l'importance sociale, survivant dans un bidonville. Les treize chapitres étaient autant de récits singuliers et indépendants mais la figure du nain soudait l'ensemble…Quelques années plus tard, avec « Ce n'est pas la faute de dieu », Cho Sehûi -l'un des plus grands écrivains coréens contemporains-, reprend une partie de ses personnages, dans ce qu'on pourrait appeler une suite. . Mais chaque texte reste autonome et peut être lu sans connaissance précise de l'ensemble…-Ed.L'Harmattan-.



Tasan, de son vrai nom Chông Yag-yong, fut un lien essentiel entre les deux cultures occidentale et orientale, celle du judéo-christianisme et celle du néoconfucianisme. Ce philosophe humaniste, à l'origine des Lumières coréennes, averti des 18e et 19e siècles, s'est servi de ces deux pôles de connaissance afin de dresser les nombreuses qualités d'un bon gouvernant. Ainsi, à l'encontre des théories « légistes » qui insistent sur le rôle de la loi contraignante, Tasan s'est concentré sur la dimension d'une législation intégrant les valeurs du cœur : intégrité, humilité, rigueur…
Faisant échos au « Prince » de Machiavel ou à l'œuvre de Montesquieu, « L'art de gouverner » est considéré par les Coréens comme un grand classique…
-Ed. Autres Temps-.

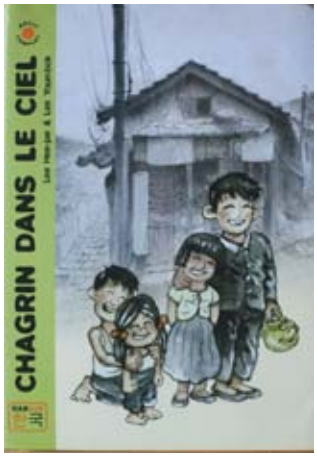
Dans ce recueil de poèmes en prose ayant pour seul sujet « l'arbre », le poète chante une nature spécifiquement coréenne imprégnée de multireligiosité ; les symboles du bouddhisme, du chamanisme, du taoïsme, du confucianisme et même du christianisme ont fusionné et donnent un sens à la vie quotidienne…Le poète y exprime des réflexions sereines sur le monde visible et invisible…
Ces poèmes typiquement coréens nous permettent d'accéder à une poésie pure et à un esprit philosophique qui se dégagent du monde végétal créé par l'auteur.
Né en 1948, Jeong You-Joon a publié en Corée quatre recueils de poèmes. On y retrouve à chaque fois un thème central en rapport avec la nature : les herbes, les arbres, l'eau…-Ed. L'Harmattan-.

Ce beau livre nous révèle les femmes d'hier qui ont fait les femmes d'aujourd'hui…
Mêlant traditions esthétiques et techniques artistiques, l'ouvrage se propose de décrire l'évolution de la femme et des mœurs coréennes de la période des Trois Royaumes jusqu'à la fin de la dynastie Joseon (1er siècle avant J.C. - 1910). Qu'il s'agisse de Shin Saimdang (1504-1551), épouse vertueuse, mère dévouée et célèbre peintre, ou encore de l'éminente poétesse et dame d'agrément aux multiples talents Hwang Jini, ces figures féminines ont su mener une vie où l'élégance et le raffinement s'alliaient à la créativité artistique… Les Coréennes d'aujourd'hui doivent beaucoup à cette minorité de femmes qui ont marqué leur temps de leur empreinte
-Ed. Autres Temps-.

BD, livres de jeunesse

« Princesse Bari » s'inspire d'un ancien conte coréen, particulièrement populaire, qui retrace l'aventure épique et fantastique de Bari, septième fille d'un couple royal qui, parce qu'il désirait ardemment un fils, l'abandonna à sa naissance. En punition, le roi fut frappé, quelques années plus tard, d'un mal incurable.
Seule Bari se portera volontaire pour parcourir le monde à la recherche d'un antidote…
Une magnifique épopée souvent racontée et chantée par les poètes chamanes, si attachés au traitement de l'infortune
-Ed. Chan-ok-

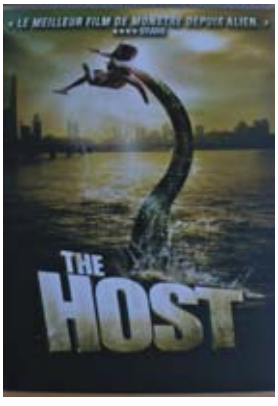
Nos amis de l'Ecole des Chats sont repartis pour de nouvelles aventures !
Ils sont cinq amis, cinq élèves de l'Ecole des Chats, qui apprennent la magie pour combattre les forces des ténèbres. Quatre chats et une chatte, aussi unis que les griffes d'une seule patte ! Mais voilà qu'ils doivent accomplir une mission très spéciale : réunir les deux moitiés de l'épée du Soleil, afin de faire renaître l'Age d'or, l'époque où les animaux et les humains vivaient en harmonie.
Seuls cinq chats au cœur pur peuvent réussir cette mission. Mais pour cela, ils vont devoir acquérir une magie très puissante, et traverser bien des épreuves…-Ed. Philippe Picquier-.



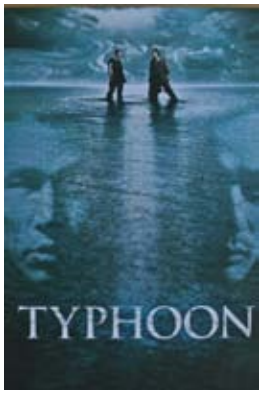
Youn-bok est un garçon de 10 ans vivant en Corée dans les années 1960. Sa mère a abandonné le foyer familial et son père, gravement malade, n'est plus en état de travailler. Youn-bok se retrouve donc avec toute la famille à charge et enchaîne les petits boulots pour survivre, en essayant en même temps de continuer à aller à l'école.
Adaptation en BD d'un journal intime qui avait bouleversé les Coréens de l'époque, « Chagrin dans le ciel » relate une histoire vraie qui évoque les incroyables difficultés auxquelles ce garçon a dû faire face pour sauver sa famille.
Né en 1952 sur la petite île de Shin-ji (région de Jeolla), l'auteur de BD Lee Hee-jae est considéré comme le plus réaliste des dessinateurs coréens –Ed. Casterman-.

Ce livre comprend huit histoires de Kisaeng -l'équivalent coréen des Geishas- présentées par le dessinateur coréen de BD Kim Dong Hwa. Celui-ci nous raconte l'histoire secrète de ces femmes encore plus belles et parfumées que les fleurs, qui se devaient autrefois, pour plaire, d'avoir esprit et instruction.
Né en 1950 à Séoul, Kim Dong Hwa fait ses débuts dans le manhwa en 1975 et remporte, en 1999, le Prix de la Meilleure Création au Festival Asiatique de BD de Taipei. Plusieurs de ses albums ont déjà été publiés en France notamment aux éditions Paquet et Casterman -Ed. Paquet-.

DVD



« The Host », de Bong Joon-ho
A Séoul, au bord du fleuve Han, les membres de la famille Park coulent des jours paisibles autour de leur petit snack. Jusqu'au jour où, des profondeurs du fleuve, surgit une créature terrifiante et affamée qui massacre et détruit tout sur son passage. Avant de replonger, elle s'empare de la petite dernière de la famille, Hyun-seo, et l'entraîne avec elle.
Persuadée que Hyun-seo est toujours vivante, sa famille décide de partir à sa recherche et s'engage alors dans une course-poursuite haletante, des berges du fleuve jusqu'aux sinistres égouts de Séoul… Scénario brillant et effets visuels spectaculaires -Ed. Océan Films-..



« Typhoon », de Kwak Kyung-taek
Un navire américain transportant des produits radioactifs est attaqué par des pirates. Leur chef, échappé de Corée du Nord, avait autrefois essayé de fuir ce pays avec sa famille. Mais, du fait d'un contexte politico-diplomatique particulier, la famille n'avait pas été admise à entrer sur le territoire sud-coréen et avait été ensuite décimée par les Nord-Coréens. Ayant, lui, survécu, il a mûri sa vengeance contre la Corée du Sud. Après s'être emparé du bateau, il menace de faire exploser une flotte de dirigeables chargés de produits radioactifs au-dessus du territoire sud-coréen. Le gouvernement décide d'envoyer l'un de ses meilleurs agents pour mettre en échec le plan du terroriste. Une traque sans merci commence…-Ed. CTV International-.

Bien sûr, cette sélection ne peut être exhaustive. Pour toute information complémentaire concernant les livres, DVD ou CD coréens sortis en France, nous vous invitons à contacter notre bibliothèque au 01 47 20 83 86.

CENTRE CULTUREL CORÉEN
주프랑스 한국문화원